



(MURILLO)

MORT DE SAINTE CLAIRE

XVIII<sup>me</sup> AN

1902

Revue de

Soir d'un



UARAN  
reuse  
avait  
çois.  
rière elle un mon  
demander à ce pa  
comme lui de se r  
d'aller pieds nus,  
Jésus qui nous a t  
François d'Assis  
âme il avait vu tou  
de ce cœur vaillan  
il pas hésité à adop  
sa coadjutrice dans  
revivre la Pauvret  
apportait aux pied  
du monde, un cœur  
et la confiance en

XVIII<sup>me</sup> ANNEE

1<sup>er</sup> AOUT

1902

N° 8



Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte

## Soir d'un beau jour : aurore d'un plus beau

(Notre gravure)

**Q**UARANTE-deux ans s'étaient écoulés depuis la bienheureuse nuit, où courbant humblement la tête, Claire Scefi avait offert son opulente chevelure aux ciseaux de François. Fuyant la maison paternelle, laissant bien loin derrière elle un monde qui lui offrait tous ses attraits, elle était venue demander à ce pauvre la faveur insigne d'être pauvre comme lui, comme lui de se revêtir d'un sac grossier, de se ceindre d'une corde, d'aller pieds nus, comme lui surtout d'aimer sans mesure le Dieu Jésus qui nous a tant aimés !

François d'Assise lui avait tout accordé. Pénétrant le fond de son âme il avait vu toute la générosité, toute la grandeur, toute la force de ce cœur vaillant. C'était une conquête digne de lui. Aussi n'avait-il pas hésité à adopter Claire pour sa fille et à la considérer comme sa coadjutrice dans la grande mission, que Dieu lui confiait : Faire revivre la Pauvreté de Jésus notre Sauveur. Pour toute dot, elle apportait aux pieds du fondateur un cœur dégagé de tous les biens du monde, un cœur libre, ne connaissant que le renoncement à tout et la confiance en Dieu.

Et depuis quarante-deux ans, Claire vivait de cette vie cachée du cloître, luttant tour à tour avec l'amour et avec la haine, sortant toujours victorieuse des combats. Après s'être vaincue elle-même, c'est de l'amour paternel qu'elle doit d'abord soutenir le choc, plus tard c'est de l'infidèle Sarrazin qui déjà escalade les murs du monastère, toujours, c'est le malin qu'elle doit combattre, le perfide et jaloux ennemi de nos âmes. Claire triomphe par la prière, la pénitence et la charité.

Elle a vu des filles nombreuses surgir à ses côtés, elle a vu les princesses et les reines accourir se ranger sous ses lois, elle a vu son Ordre se répandre en Italie, passer les monts et s'implanter en France. Un instant elle a craint de voir cet Ordre naissant près de sombrer par un excès de prudence : Hugolin, le cardinal protecteur, les Papes eux-mêmes redoutent pour des femmes cloîtrées cette pauvreté absolue que si difficilement on a admise pour des hommes missionnaires. Ils veulent imposer aux pauvres Clarisses des biens et des revenus. Et pourtant la Pauvreté que veut Claire ce n'est que la pauvreté évangélique, ce n'est que la pauvreté franciscaine. Elle pleure de se voir ravir son plus précieux trésor : le droit de ne rien avoir ! Elle fait tant, qu'on le lui rend enfin. Elle voit ainsi le triomphe de cette Pauvreté, perle de l'Evangile, pour laquelle, héritière d'un grand nom, à dix-huit ans, elle avait tout quitté.

Ce François qui avait violemment arraché son âme aux biens périssables de ce monde par les charmes de la pauvreté, Claire l'a vu auréolé de sainteté et de miracles, elle l'a vu Père d'une innombrable famille de pauvres, elle l'a vu Christ vivant, marqué des Sacrés Stigmates du Rédempteur ; ses mains délicates ont confectionné une chaussure de peau blanche pour les pieds meurtris du stigmatisé, elle a préparé une charpie imbibée de baume pour soulager la plaie du cœur de son Père.

Il est vrai, la recluse de saint Damien a éprouvé aussi la douleur de se voir orpheline, elle a perdu ce père aimé, ce guide si sûr, le conquérant de son âme, mais aussi elle a eu la consolation après sa mort de pouvoir contempler les plaies qu'un Dieu avait faites sur cette chair virginale, et si elle avait dû reconnaître son impuissance à extraire un clou miraculeux des mains du Séraphique Patriarche, elle avait du moins vu couler un sang vermeil tout aussi miraculeux, elle avait pu le recueillir, le garder et avec quelle consolation !

Depuis vingt-sept ans déjà que l'âme de François avait brisé le

vase pur, ma  
l'amour, Cla  
tombeau du  
son protecte  
Oui, dans ses  
dérouler les r

Mais, à pr  
abbesse est ét  
est en proie  
france sont pr  
vers l'éternell

Sa couche  
nent aussi Fr.  
Séraphique, L  
chevalier de R  
du Très-Haut.  
sa mort comm  
gieux de lui lir

Puis s'adress  
n'avez-vous riei  
se faire prier d  
les enflammées  
fortent la Saint

Mais ces éla  
humaines, Clai  
jette un dernier  
elle le remercie  
Pauvreté. Elle  
diction comme  
tions futures et

Cette effusio  
« Va, ô mon âme  
montrer le chei  
aimée et n'a ces  
mère pour le fr  
béné de m'avoir  
rager à franchir l  
Dieu avait dotés  
dans la mort le c

tte vie cachée du  
aine, sortant tou-  
elle-même, c'est  
e choc, plus tard  
ars du monastère,  
perfide et jaloux  
la pénitence et la

tés, elle a vu les  
ois, elle a vu son  
lanter en France.  
près de sombrer  
tecteur, les Papes  
te pauvreté abso-  
es missionnaires.  
is et des revenus.  
que la pauvreté  
Elle pleure de se  
n avoir ! Elle fait  
iomphes de cette  
d'un grand nom,

ne aux biens pé-  
reté, Claire l'a vu  
une innombrable  
é des Sacrés Stig-  
onfectionné une  
lu stigmatisé, elle  
lager la plaie du

aussi la douleur  
guide si sûr, le  
solation après sa  
avait faites sur  
on impuissance à  
hique Patriarche,  
aussi miraculeux,  
nsolation !  
is avait brisé le

vase pur, mais fragile, de son corps pour s'envoler vers le Dieu de l'amour, Claire, retenue encore ici-bas, avait vu la gloire entourer le tombeau du Patriarche, les peuples y accourir, le Pontife suprême son protecteur et son ami le déclarer Saint devant l'Eglise entière. Oui, dans ses soixante années d'existence la vierge Claire avait vu se dérouler les merveilles de Dieu en elle, sur elle, autour d'elle.

Mais, à présent, cette longue carrière touche à sa fin. La sainte abbesse est étendue sur son lit d'agonie, depuis longtemps déjà elle est en proie au martyre de la douleur et ses liens usés par la souffrance sont prêts à se rompre pour lui donner la liberté de s'envoler vers l'éternelle béatitude.

Sa couche est entourée de ses filles en pleurs. Près d'elle se tiennent aussi Fr. Raynald, son confesseur, et les compagnons du Père Séraphique, Léon, la petite brebis du bon Dieu, Ange Tancrede, le chevalier de Rieti, et Junipère, l'incarnation de la simplicité, le favori du Très-Haut. Pour imiter, autant qu'elle le pouvait, François dans sa mort comme elle l'avait imité dans sa vie, Claire demande aux religieux de lui lire la Passion de Notre-Seigneur.

Puis s'adressant au Fr. Junipère : « Eh, Frère ! dit-elle toute joyeuse, n'avez-vous rien de nouveau à nous dire du bon Dieu ? » Et lui sans se faire prier davantage tire de l'ardent brasier de son cœur des paroles enflammées, des paroles d'amour céleste qui réjouissent et reconfortent la Sainte agonisante.

Mais ces élans d'amour ne font que consumer plus vite les forces humaines, Claire sent que ses derniers moments sont arrivés. Elle jette un dernier regard sur ce passé, tout rempli des bienfaits de Dieu, elle le remercie. A ses enfants elle lègue son plus précieux trésor : la Pauvreté. Elle bénit les Frères, elle bénit toutes ses filles et sa bénédiction comme celle du Patriarche, notre Père, s'étend aux générations futures et vient jusqu'à nous.

Cette effusion l'épuise et ce n'est qu'à mi-voix qu'elle murmure : « Va, ô mon âme, va en paix ; car tu as un excellent guide pour te montrer le chemin. Celui qui t'a créée, t'a aussi sanctifiée, il t'a aimée et n'a cessé de veiller sur toi avec toute la tendresse d'une mère pour le fruit unique de son amour. Et vous, Seigneur, soyez béni de m'avoir créée. » Elle parlait ainsi à son âme pour l'encourager à franchir le passage de la mort, toujours terrible pour nous que Dieu avait dotés d'une nature immortelle et qui subissons maintenant dans la mort le châtement du péché.

Cependant bien douce devait être la mort de la Sainte. Se tournant vers une religieuse qui l'assistait. « Vois-tu, ma fille, le Roi de gloire que je contemple ? » Et les yeux de la fille comme ceux de la Mère s'ouvrirent aux ravissantes splendeurs des cieux. Elle voient un long cortège de vierges vêtues de robes éclatantes de blancheur, la couronne d'or brille sur leur tête, elles tiennent des palmes dans leurs mains. Les premières étendent sur la pauvre Abbesse un riche manteau, tissé aux célestes ateliers par d'habiles mains d'Ange. Ainsi voulaient-elles récompenser la fille des Scefi, qui avait, avec un sublime dédain, abandonné les parures mondaines pour revêtir les livrées de la pauvreté volontaire. Elles réalisaient déjà sur la terre la parole que l'auteur de l'Imitation dit du ciel : « Un vêtement grossier brillera alors, tandis que les étoffes fines seront dans l'obscurité. » (Im. liv. 1 ch. xxiv.) Pour fermer ce cortège, c'est la Reine des Vierges plus brillante et plus belle, son diadème surpasse en beauté tous les autres, elle accompagne son fils l'Epoux Roi. Ensemble ils s'avancent à travers les rangs qui s'entrouvrent, viennent se pencher sur Claire et dans un baiser divin la cueillir pour le ciel.

Ainsi mourut Claire *Princesse des pauvres, Duchesse des humbles*, (1) « Epouse de Dieu, Vierge sacrée, fleur du jardin Séraphique, vase de pureté, modèle de ses Sœurs. (2) »

Ainsi trépassa la fondatrice des Pauvres Dames, la coadjutrice de saint François : dans le ravissement de l'extase, dans les embrassements de Jésus et de Marie. Le chœur des Vierges remonta vers le ciel emportant cette âme séraphique dans l'éternelle paix ; le corps virginal dort du sommeil des justes, attendant la résurrection glorieuse dont il porte déjà le signe ; la cellule reste tout embaumée d'un parfum céleste laissé à leur suite par les heureux habitants des cieux. C'était le 11 août 1253.

Claire, par votre intercession, conduisez-nous à ce royaume, que si peu parviennent à conquérir (3) !

Fr. ANGE-MARIE, O. F. M.

(1) Bulle *Clara Claris*.

(2) Ant. des Vêpres. « *Sponsa Dei, virgo sacra, planta minorum ; vas munditiæ, preciosa forma Sororum...* »

(3) « *Clara tuis precibus, duc nos ad regna polorum.* » Ant. des Vêpres.

la Sainte. Se tour-  
ma fille, le Roi de  
comme ceux de la  
ieux. Elle voient un  
es de blancheur, la  
es palmes dans leurs  
besse un riche man-  
ains d'Ange. Ainsi  
ni avait, avec un su-  
es pour revêtir les  
nt déjà sur la terre  
« Un vêtement gros-  
nt dans l'obscurité.»  
c'est la Reine des  
surpasse en beauté  
« Roi. Ensemble ils  
viennent se pencher  
r le ciel.

*besse des humbles, (1)*  
n Séraphique, vase

s, la coadjutrice de  
dans les embrasse-  
ges remonta vers le  
elle paix ; le corps  
résurrection glorieu-  
out embaumée d'un  
habitants des cieux.

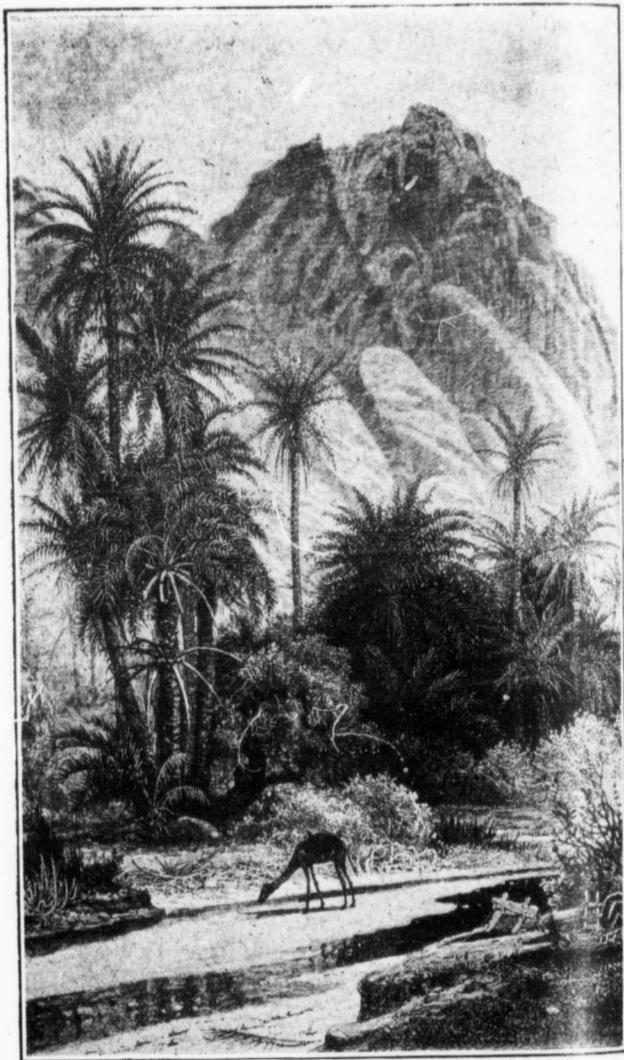
ce royaume, que si

ARIE, O. F. M.

---

*inorum ; vas munditie,*

it. des Vêpres.



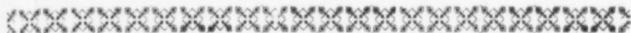
Le Djebel-et-Tahouch



Le DJE



tagne du moulin  
voilà un nom qu  
pouvez-vous dire  
rée? — Eh bien  
tagne vous la co  
moi m'expliquer  
le fait biblique d  
mis du peuple de  
Ce fait n'a-t-il pa  
cité de la prière?  
qu'on ne vous a  
pas, c'est le *Djeb*  
plus intéressant e  
tarder. Laisant d  
prenons la directi  
*Boucib* (la Petite  
et la plus riche e  
regardent à bon d  
*di-Feiran* est en e  
un ruisseau, qui se  
ne se dessèche l'é  
ses eaux entretienn



## Les Montagnes de la Bible



### Le DJEBEL ET TAHOUNEH et la prière de Moïse



RESSÉS d'arriver au Sinai, but de notre dernier voyage, nous avons laissé de côté une montagne qui a le droit de fixer notre attention et mérite un pèlerinage spécial de notre part. Rebroussons chemin et allons-y. Cette montagne, chers pèlerins, vous la connaissez tous, aussi bien que le Sinai et bien des fois dans votre vie vous en avez entendu parler. Son nom, le voici : *Djebel et Tahouneh*, ou mon-

tagne du moulin. — Pour le coup, me direz-vous en m'interrompant, voilà un nom que nous entendons pour la première fois, comment pouvez-vous dire que nous connaissons la montagne qui en est décorée? — Eh bien ! oui, je maintiens ce que je vous ai dit : Cette montagne vous la connaissez et maintes fois on vous en a parlé. Laissez-moi m'expliquer. N'est-il pas vrai que bien des fois on vous a raconté le fait biblique de Josué combattant dans la plaine contre les ennemis du peuple de Dieu, pendant que Moïse priait sur la montagne? Ce fait n'a-t-il pas servi puissamment à vous faire comprendre l'efficacité de la prière? Oui, sans doute. Eh bien ! la montagne en question qu'on ne vous a pas nommée sans doute et que la Bible ne nomme pas, c'est le *Djebel et Tahouneh*. Peut-il y avoir un lieu de pèlerinage plus intéressant et plus utile que celui-là? En route donc sans plus tarder. Laissant derrière nous le Djebel Mousa et le Ras-Safsafch nous prenons la direction du Nord-Ouest et par la gorge étroite dite *El-Boueib* (la Petite Porte) nous voici dans l'*Ouadi-Feiran*, la plus belle et la plus riche oasis de la Péninsule Sinaitique, ses habitants la regardent à bon droit comme leur véritable paradis terrestre. L'*Ouadi-Feiran* est en effet une vallée d'une longueur de 15 milles environ ; un ruisseau, qui se grossit considérablement en hiver et qui jamais ne se dessèche l'été, y promène avec grâce ses multiples circuits, et ses eaux entretiennent partout une végétation des plus abondantes et



des plus variées, l'œil ne rencontre que bouquets de tamaris, d'acacias, et de palmiers aux fruits savoureux et aux ombrages rafraîchissants. Comme pour faire un fond digne de lui à ce paysage unique, le *Djebel et Tahouneh* dresse à une faible distance ses différentes cimes ; c'est l'une d'elles qui va nous occuper.

Un site aussi agréable, une oasis aussi importante et aussi féconde ne pouvait rester longtemps inoccupé ; aussi depuis longtemps déjà, les Amalécites, tribu belliqueuse du désert, capable de lutter contre des forces considérables, se partageaient cette péninsule avec les Madianites, lorsque les Israélites y arrivèrent à l'endroit que l'Exode appelle : *Raphidim*, lieu de repos et de halte. Après de longues et pénibles marches, rafraîchis par l'eau miraculeuse que Moïse avait fait jaillir du rocher, les Hébreux espéraient pouvoir se reposer là tout à leur aise de leurs fatigues. Mais non, une partie de la population indigène, les Amalécites, viennent tout à coup leur barrer le passage.

Écoutons le récit biblique (Exode, ch. xvii.) « Cependant Amalec (les Amalécites) vint à Raphidim combattre contre Israël (le peuple de Dieu).

« Et Moïse dit à Josué : choisissez des hommes et allez combattre contre Amalec. Je me tiendrai demain sur le haut de la colline, ayant en main la verge de Dieu. » (Et Moïse désignait et montrait le *Djebel et Tahouneh*).

« Josué fit ce que Moïse lui avait dit et il combattit contre Amalec. Mais Moïse, Aaron et Hur montèrent sur le haut de la colline.

« Et lorsque Moïse tenait les mains élevées, Israël était victorieux ; mais lorsqu'il les abaissait un peu, Amalec avait l'avantage.

« Cependant les mains de Moïse étaient fatiguées et lourdes : c'est pourquoi (Aaron et Hur) prirent une pierre et l'ayant mise sous lui, il s'y assit ; et Aaron et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés. Ainsi ses mains ne se lassèrent point jusqu'au coucher du soleil.

« C'est pourquoi Josué mit en fuite Amalec et fit passer son peuple au fil de l'épée. »

L'abbé Vigouroux commentant ce passage dit : « Sur la rive droite de l'*Ouadi-Feïran* près de l'endroit ou campait Israël, est une colline de 720 pieds de haut environ, appelée le *Djebel et Tahouneh*. C'est sur cette hauteur, que Moïse se tint pendant la bataille : à l'abri des traits et des flèches de l'ennemi, il pouvait aisément suivre toutes les péripéties du combat et intercéder pour les siens. »

Cette colline du *Djebel et Tahouneh*, — la montagne du moulin,

parce que, à un

couronnée par l

« Cette église,

et sur l'emplacement

remercier Dieu (

portée sur les Ar

*Nissi*, « le Seigne

florissait dans les

*Pharan* ou *Para*

celui de l'*Ouadi-*

confus sont épars

curieux sur lequ

bras levés dans

nous représente M

Cette découveri

et de la tradition (

à l'endroit où Moï

annales du monde

Peu de faits bib

le rôle que joue la

Mgr Freppel, est u

qui s'arrêtent à la s

que dans le calcul

vement et le choc (

le fil de cette tram

nous verrions quell

vie des peuples et l

Voulez-vous vou

Josué lutte contre /

puis c'est Josué qu

l'offensive, Amalec

hâte pour rétablir l'é

recule. Ce sont ains

et de revers pendant

colline, suivez les di

que alternative une r

manqué de prudence

ral a fait preuve d'ha

subir le choc furieux

parce que, à une certaine époque, on y a construit un moulin — est couronnée par les restes d'une église que d'autres ruines avoisinent.

« Cette église, dit Victor Guérin, a peut-être été élevée en souvenir et sur l'emplacement de l'autel que Moïse avait érigé en ce lieu pour remercier Dieu de la grande victoire que les Israélites avaient remportée sur les Amalécites, autel auquel il donna le nom de *Jéhovah-Nissi*, « le Seigneur est ma gloire. » Un peu au sud de cette colline florissait dans les premiers siècles de l'Eglise la ville épiscopale de *Pharan* ou *Paran*, dont le nom légèrement altéré s'est conservé dans celui de l'*Ouadi-Feiran*. Parmi les ruines de cette cité, dont les débris confus sont épars sur le sol, le savant Palmer signale un chapiteau curieux sur lequel est sculpté un homme vêtu d'une tunique et les bras levés dans l'attitude de la prière, c'est-à-dire tel que l'Exode nous représente Moïse pendant la bataille de *Raphidim*.

Cette découverte confirme toutes les autres données de l'histoire et de la tradition et nous permet de conclure que nous sommes bien à l'endroit où Moïse nous donne l'exemple le plus fameux dans les annales du monde de l'efficacité de la prière.

Peu de faits bibliques, en effet, nous font mieux toucher du doigt le rôle que joue la prière dans les choses humaines. « La prière dit Mgr Freppel, est une arme puissante aux mains de l'homme. Ceux qui s'arrêtent à la surface des événements n'en recherchent la cause que dans le calcul des hommes, dans le jeu des intérêts, dans le mouvement et le choc des passions ; mais s'il nous était donné de suivre le fil de cette trame mystérieuse qui se déroule à travers les siècles, nous verrions quelle grande place occupe la prière des justes dans la vie des peuples et la destinée des empires. »

Voulez-vous vous en convaincre, jetez les yeux sur la plaine où Josué lutte contre Amalec. D'abord c'est Amalec qui prend la fuite, puis c'est Josué qui fléchit. Israël pourtant s'est rallié et reprend l'offensive, Amalec va succomber, quand une réserve accourt en toute hâte pour rétablir l'équilibre dans le combat et de nouveau Israël recule. Ce sont ainsi pour les deux camps des alternatives de succès et de revers pendant de longues heures. Vous qui, du sommet de la colline, suivez les différentes phases du combat, vous trouvez à chaque alternative une raison toute naturelle. Tantôt c'est Josué qui a manqué de prudence, ou les Amalécites de courage. Tantôt le général a fait preuve d'habileté, ou bien ses troupes fatiguées n'ont pu subir le choc furieux de l'ennemi.

Sont-ce là les vraies raisons des succès ou des revers de Josué ? Nullement. Relisez l'histoire de la bataille. L'Esprit-Saint vous explique tout. Tantôt Moïse tenait les bras levés vers le ciel, et Israël triomphait, tantôt la fatigue le prend et il laisse retomber ses bras vers la terre et Amalec l'emporte. La corrélation est si évidente que le prêtre Aaron et Hur prennent le moyen de maintenir les bras de Moïse, malgré sa fatigue, levés vers le ciel. Et *c'est pour cela*, dit le récit inspiré, qu'Israël remporte le triomphe définitif.

C'est l'histoire de tout homme, c'est l'histoire de tous les peuples.

« La vie de l'homme est un combat, sur la terre, (Job.) Dans ce combat quels seront les vainqueurs ? ceux qui sauront prier. Comment se fait-il que tel jour, en face de la tentation, vous avez remporté la victoire, tandis que tel autre jour, une tentation absolument semblable vous a fait succomber ? Pourquoi en telle circonstance, les flatteries, les promesses, les menaces vous ont-elles laissé inébranlable tandis qu'en telle autre circonstance, après des mois ou des années de fidélité, la voix de l'intérêt, le son de l'or, ou l'attrait du plaisir vous ont séduit et vaincu ? Tout dépend de votre prière. Vous avez remporté des victoires, quand vous avez prié ; vous avez été vaincu, quand vous avez négligé ou abandonné la prière. N'est-ce point là votre histoire ? Vous me direz peut-être qu'en ces jours de défaite, la tentation a fondu sur vous plus violente, ou vous a sollicité, plus spécieuse ; que votre nature était alors particulièrement faible et votre énergie émoussée par quelque maladie du corps ou de l'âme. Rien de tout cela. Je vous dis moi que vous n'avez pas prié. Il peut bien se faire, il est vrai, qu'à certains jours la passion soit plus forte, la nature plus faible, la tentation plus violente et le démon plus subtil, mais ce qui est vrai également, c'est que ces jours-là, Dieu tient dans ses mains une grâce plus forte qui doit rétablir l'équilibre dans le combat. Il n'y a qu'à la demander. Vous ne l'avez pas fait. *Voilà pourquoi* vous avez succombé.

Le même phénomène se produit dans la vie des peuples. Le monde est un champ de bataille, deux adversaires y sont aux prises : le mal qui possède le nombre, l'audace et la force brutale et le bien toujours limité dans ses moyens de défense, avec une seule arme bien émoussée de nos jours : le droit. Inévitablement, le bien succombera, s'il n'a un allié puissant. Cet allié qui peut tout, c'est la prière. C'est Moïse qui sur la montagne lève les bras vers le ciel. C'est le moine, c'est la religieuse voués par vocation et par office à la

prière. Ils gardent la pierre ils tiennent

Et maintenant les œuvres inutiles ? ne vous êtes levés vers le ciel au temps de prière. A l'œuvre de soulagement des œuvres ! de

Que l'impie prie en lui : il sait tout mais que les préceptes du bien, de la religion est difficile à corrompre d'Israël quitter l'Israël. Prophète, que donc pas que l'œuvre armez donc ces larmes plaines lutter à ne qu'il sorte de son d'Israël. Il a l'air

Toi aussi, ô monastère, ne qu'on nous. Les ennemis priants et priantes sont le théâtre de l'enceinte et continuez amis, non pas les d'action, vous qui utile à la société, fermes au poste ou

Florisiez aussi e dignes filles de Th autres élus de la p dans la plaine, il que les vaillants lu que cent hommes parce qu'il y en a t dit Donoso Cortès.

revers de Josué ?  
 t-Saint vous expli-  
 le ciel, et Israël  
 etomber ses bras  
 st si évidente que  
 tenir les bras de  
 pour cela, dit le

tous les peuples.  
 e, (Job.) Dans ce  
 ront prier. Com-  
 vous avez rem-  
 ation absolument  
 circonstance, les  
 aissé inébranlable  
 is ou des années  
 'attrait du plaisir  
 prière. Vous avez  
 ; avez été vaincu,  
 N'est-ce point là  
 jours de défaite,  
 is a sollicité, plus  
 ent faible et votre  
 le l'âme. Rien de  
 é. Il peut bien se  
 us forte, la nature  
 us subtil, mais ce  
 u tient dans ses  
 :quilibre dans le  
 z pas fait. Voilà

des peuples. Le  
 y sont aux prises :  
 brutale et le bien  
 une seule arme  
 ment, le bien suc-  
 eut tout, c'est la  
 bras vers le ciel.  
 ) et par office à la

rière. Ils gravissent les hauteurs du monastère et là assis sur la pierre ils tiennent les bras levés vers le ciel.

Et maintenant le mondain dira : Que font-ils donc tout le jour, inutiles ? ne voient-ils pas que les bras nous manquent ? Ces mains levées vers le ciel, il faut les appliquer aux œuvres. Ce n'est pas le temps de prier aujourd'hui, c'est le temps de travailler et de combattre. A l'œuvre dans les écoles, dans les hôpitaux, dans les hospices, au soulagement des pauvres et des vieillards ! De nos jours, il faut des œuvres ! descendez de votre béatitude, lutez et travaillez !

Que l'impie parle de la sorte, je le comprends, la foi n'est pas morte en lui : il sait toute la puissance de ces priants et de ces priantes ; mais que les prétendus bons tiennent ce langage, que les défenseurs du bien, de la religion, de l'Eglise aient ces sentiments, voilà ce qui est difficile à comprendre. Il me semble voir un soldat de l'armée d'Israël quitter la mêlée, monter en courant vers Moïse et lui dire : « Prophète, que faites-vous là, assis, les bras en l'air ? Vous ne voyez donc pas que l'on se bat dans la plaine, que les hommes manquent ; armez donc ces bras inutiles du glaive des combats et venez dans la plaine lutter à notre tête. » Que Moïse écoute ce téméraire soldat, qu'il sorte de son repos actif et fécond et c'en est fait du peuple d'Israël. Il a l'air de ne rien faire et c'est lui qui fait tout.

Toi aussi, ô moine, reste sur la montagne, sur la pierre du vieux monastère, ne quitte pas l'immobilité de la prière ou c'en est fait de nous. Les ennemis veulent vous chasser des pays que vous protégez, priants et priantes de tous les Ordres, l'Europe et surtout la France sont le théâtre de leur persécution : tenez bon, ne cédez qu'à la violence et continuez votre rôle d'intercession au milieu des nôtres ! Les amis, non pas les vrais, les faux, vous convient aux œuvres, à la vie d'action, vous qui avez choisi *la meilleure part*, c'est-à-dire la plus utile à la société, fermez l'oreille à leurs voix de sirènes et demeurez fermes au poste où Dieu vous a placés.

Florissez aussi et multipliez-vous dans notre cher pays du Canada, dignes filles de Thérèse et de Claire, enfants de saint Bernard et autres élus de la prière. La bataille se fait de plus en plus chaude dans la plaine, il nous faut Moïse sur la montagne, c'est en vain que les vaillants lutteront sans lui. « Un homme qui prie vaut mieux que cent hommes qui combattent et le monde va de mal en pis, parce qu'il y en a beaucoup plus pour combattre que pour prier, » a dit Donoso Cortès. A tous les priants nous disons donc : courage !

à vous surtout, les dernières venues dans nos contrées, filles de Claire, qui, sur le mont de la prière, occupez depuis sept siècles le poste d'honneur, nous disons : Courage ! tous ceux qui travaillent et qui luttent, attendent de vous la victoire et le salut.

FR. GASTON, O. F. M.



## Nouvelle Fleur du Jardin Séraphique

### La B. Marie Crescence de Kaufbeuren

DU TIERS-ORDRE REGULIER DE SAINT FRANCOIS

#### IX. Prière et mortification



Il faut toujours prier, avait dit Jésus à ses apôtres. Peu de chrétiens ont observé ce précepte du Seigneur avec la fidélité de la Bse Marie-Crescence. Du reste, Dieu lui avait accordé dès le plus bas âge le don de prière ; aussi les règles ordinaires de la méditation ne lui étaient-elles pas nécessaires. Pour elle, la prière n'était pas une laborieuse recherche, mais une contemplation facile,

un abandon plein d'amour, une jouissance de la présence de Dieu.

Modeste et réservée pour tout ce qui la touchait, la Bienheureuse ne parlait jamais de ses oraisons. Mais ce que sa langue ne disait pas, son maintien le laissait deviner sans peine ; voici ce que dit à ce sujet un témoin : « Pendant la méditation sa tenue était extrêmement édifiante ; une expression divine enflammait son visage ; à genoux, les mains sous son scapulaire, le corps immobile, elle dégagait souvent l'odeur la plus suave. » — Une novice qui ne connaissait pas encore la Sœur Marie Crescence, fut envoyée, un jour, par la supérieure pour chercher la Bienheureuse qui était en action de grâces au chœur. « Approchant de sa stalle, je la trouvai agenouillée, raconte

la novice, maintenant animant, mande au parleur, je cours dans sa stalle, commande de rendre Mère la de la Supérieur pour obéir. »

Il faut remarquer que cet exempté de ces d'ordinaire l'ascelle cherchait et lumière, et même jours de l'épreuve dévotes c'est-à-dire Dieu par les saintes Communions privées de fervent recherchent elles-heureuses dans sainte volonté.

D'ailleurs, est-il et les tristesses ne sentit l'âme agitée plus où chercher le milieu de ses angoisses regarder vers le jaître les branches de vent, elle voit Notre-oubliant sa propre : vous là au milieu de y serez dans le calme déjà je repose dans qu'il puisse être. Dmon trône y reste i

Donc au milieu nous : il semble dolevra, il commande

la novice, mais si raide et si immobile que j'en fus effrayée. Cependant ranimant mon courage : Sœur Crescence, lui dis-je, on vous demande au parloir. Pas de réponse, aucun signe de vie. Saisie par la peur, je cours à la Mère Supérieure : La Sœur Crescence est morte dans sa stalle, lui crié-je. Mais la Supérieure, sans s'émouvoir, me commande de retourner au chœur et de dire à la Sœur que la Révérende Mère la demandait. Je le fis, et à peine eus-je prononcé le nom de la Supérieure que Marie-Crescence rendue à elle-même, se leva pour obéir. »

Il faut remarquer toutefois que notre Bienheureuse ne fut pas exempte de ces épreuves si dures et si pénibles qui accompagnent d'ordinaire l'ascension du Thabor de l'oraison. A l'exemple des Saints, elle cherchait et aimait Dieu également dans les ténèbres et dans la lumière, et même son zèle et sa générosité semblaient redoubler aux jours de l'épreuve : bien différente en cela de tant d'âmes, prétendues dévotes c'est-à-dire dévouées à Dieu, qui jugent de leur amour pour Dieu par les consolations qu'elles goûtent dans la prière ou dans la sainte Communion, et qui croient tout perdu, quand elles se sentent privées de ferveur sensible et d'attrait pour la prière. Ces âmes se recherchent elles-mêmes et non le bon Dieu, autrement elles seraient heureuses dans quelque état que Dieu les place, sûres d'y faire sa sainte volonté.

D'ailleurs, est-il vrai que Jésus nous abandonne quand les épreuves et les tristesses nous accablent ? Un jour, la Bse Marie-Crescence se sentit l'âme agitée par toutes sortes de tribulations ; elle ne savait plus où chercher un refuge ; le ciel semblait sourd à ses prières. Au milieu de ses angoisses, son bon ange lui apparaît et lui fait signe de regarder vers le jardin du couvent. Elle regarde et que voit-elle ? Entre les branches d'un arbre, agitées et secouées violemment par le vent, elle voit Notre-Seigneur Jésus-Christ immobile et paisible. Alors oubliant sa propre angoisse : « Mon Seigneur, s'écrie-t-elle, que faites-vous là au milieu de cette tempête ! Ah ! venez dans mon cœur, vous y serez dans le calme et dans la paix ! » « Ma fille, repartit le Seigneur, déjà je repose dans ton cœur, comme je repose sur cet arbre, si agité qu'il puisse être. Dans ton cœur règne la tempête, mais ne crains rien, mon trône y reste immobile, inébranlable. »

Donc au milieu de nos peines, ne craignons rien, Jésus est avec nous : il semble dormir, mais son cœur veille ; le moment venu, il se lèvera, il commandera aux flots et aux vents, et le calme se fera.

RE-SAINTE

ées, filles de Claire,  
ot siècles le poste  
i travaillent et qui

ON, O. F. M.



raphique



aufbeuren

RANCOIS

ésus à ses apôtres.  
ce précepte du Sei-  
: Marie-Crescence.  
dé dès le plus bas  
s règles ordinaires  
it-elles pas néces-  
sairait pas une labo-  
ratoire de Dieu.  
, la Bienheureuse  
ngue ne disait pas,  
e que dit à ce su-  
était extrêmement  
visage ; à genoux,  
elle dégagait sou-  
e connaissait pas  
jour, par la supé-  
riorité de grâces au  
enouillée, raconte

Notre Bienheureuse était favorisée des grâces qui accompagnent d'ordinaire le don d'oraison. Mais nous n'insisterons pas sur ce sujet, car, nous l'avons dit, la servante de Dieu était d'une réserve extrême sur ce point. Voici cependant une des communications divines dont l'obéissance lui arracha le secret. Un jour, Notre-Seigneur lui apparut ; sur son front était empreinte une vive joie ; l'humble vierge, avec cette familiarité permise aux saints, demande au Seigneur la cause de cette joie, et Jésus de répondre : « Je me réjouis de ce que, hier, dans ton entretien avec tes sœurs, tu as tant insisté sur mes divines perfectiones et sur l'abondance de dons et de grâces que je leur prodigue. Par ces paroles tu les a portées à reconnaître et à estimer ma miséricorde, à admirer et à honorer mon amour, ma bonté, ma générosité. C'est une grande joie pour mon cœur quand les hommes reconnaissent mes bienfaits et les désirent ; ils m'offrent ainsi l'occasion de leur témoigner encore plus de bienveillance. Je ne cherche que leur bonheur : va, et dis aux hommes combien je suis bon ! » Et la Bienheureuse de remercier le Seigneur et de le supplier de répandre lui-même dans les cœurs la connaissance de sa bonté. Le divin Maître lui dit alors en se retirant : « Mon enfant, souviens-toi toujours que là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. »

Mais, tout en admirant les bienfaits que Dieu se plaît à répandre sur les âmes généreuses, n'oublions pas que la perfection ne consiste pas dans ces faveurs extraordinaires, qui, après tout, sont passagères, tandis que l'union de notre âme à Dieu doit être durable, permanente. La Bienheureuse participa à cette union continue par une illumination intérieure qui la mettait et la retenait devant la face de Dieu. « Dieu lui était une lumière infinie, disent les Actes ; dans cette lumière elle demeurait ; de cette lumière, elle était imprégnée partout où elle était, en tout ce qu'elle faisait. »

Cette vie tout intérieure et surnaturelle ne nuisait en rien à ses relations avec les hommes ni à ses occupations extérieures. Mais tout ce qui venait du monde extérieur n'arrivait à son âme que comme une ombre fugitive. Cette vie si spirituelle ne connaissait pas cependant cette fausse et superbe dévotion qui dédaigne les pratiques extérieures, et qui voudrait restreindre la piété parfaite à des exercices exclusivement intérieurs : vraie et parfaite servante du Seigneur, Marie-Crescence participait à tous les exercices de la communauté, y ajoutant même des exercices de dévotion ; elle les faisait non seulement du bout des lèvres, mais du fond du cœur, servant ainsi Dieu en esprit et

en vérité. Nous  
Jésus au Très-S  
avons vu aussi  
ment elle savait  
nous n'y revien  
ques extérieures  
mulant puissant  
finirait par s'éte

Mais, pas d'é  
détachement de  
mortification. L  
des épreuves er  
prochain ; elle s  
tence dans la gai  
il nécessaire de r  
aux souffrances c  
vait toutes les tr  
mon amour, laiss  
pense des calomn  
nouvelles et plus  
complir de grand  
amour, mais un

« Aimer Dieu  
choses inséparabl  
elles en activent  
une véritable croi  
lourde pour une à

La Bienheureuse  
plein de consolati  
seront heureux de l

Autant la Bse  
autant elle était en  
la gloire de Dieu.  
faire dévier du che  
Elle procédait en t  
frayait, personne ne  
la trouvait modeste  
rité, mais sans aucu  
enjouée, régulière

lui accompagnent pas sur ce sujet, et réserve extrêmes grâces divines dont le Seigneur lui appa- rait comme vierge, avec le Seigneur la cause de ce que, hier, dans les divines perfec- tions je leur prodigue. Je stimuler ma miséri- corde, ma générosité. Comme reconnais l'occasion de leur bien que leur bon- » Et la Bienheu- reuse répandra lui-même en Maître lui dit un jour que là ou à l'endroit d'eux. » Il plaît à répandre l'attention ne consiste en, sont passagères, durable, permanente. Elle par une illumina- tion la face de Dieu. C'est dans cette imprégnée partout

ait en rien à ses grâces. Mais tout ce que comme une attention pas cependant pratiques extérieu- ses exercices exclu- sifs. Seigneur, Marie- l'humanité, y ajoutant non seulement du Dieu en esprit et

en vérité. Nous avons parlé à plusieurs reprises de sa dévotion envers Jésus au Très-Saint Sacrement et dans sa douloureuse Passion. Nous avons vu aussi comment elle savait honorer Marie et les Saints, comment elle savait prier pour les âmes du purgatoire et pour les pécheurs; nous n'y reviendrons donc pas; remarquons seulement que les prati- ques extérieures, quand on s'y livre avec un zèle discret, sont un sti- mulant puissant pour la piété intérieure qui, sans elles, languirait et finirait par s'éteindre.

Mais, pas d'oraison sans mortification, car l'oraison demande le détachement de l'esprit et du cœur, et le détachement s'opère par la mortification. La mortification peut s'exercer par l'acceptation résignée des épreuves envoyées par Dieu et des contrariétés causées par le prochain; elle s'exerce surtout par la pratique volontaire de la pénitence dans la garde des sens et dans les macérations corporelles. Est- il nécessaire de redire avec quel bonheur la Bienheureuse participait aux souffrances de Jésus crucifié, et avec quelle soumission elle rece- vait toutes les tribulations? « O Seigneur, disait-elle, le salaire de mon amour, laissez-le consister en peines et en douleurs; pour récom- pense des calomnies essuyées, accordez-moi d'autres injures, des plaies nouvelles et plus profondes, car l'amour qui ne désire point d'ac- complir de grandes choses et de porter de lourdes croix, n'est pas un amour, mais un glaçon. »

« Aimer Dieu sans mesure, écrivait-elle, et souffrir pour lui, sont choses inséparables, car les afflictions sont la nourriture de l'amour; elles en activent et alimentent les flammes... Rien ne peut être appelé une véritable croix que de vivre sans croix; il n'en est pas de plus lourde pour une âme qui aime. »

La Bienheureuse composa même sur la souffrance un célèbre cantique, plein de consolation pour les âmes affligées; certainement nos lecteurs seront heureux de le connaître; nous le citerons à une autre occasion.

Autant la Bse Marie-Crescence était patiente dans les épreuves, autant elle était énergique dans les entreprises qu'elle jugeait utiles à la gloire de Dieu. Jamais la crainte ou le respect humain ne surent la faire dévier du chemin tracé par l'obéissance et par l'esprit de Dieu. Elle procédait en tout avec prudence, fermeté et bonté: rien ne l'ef- frayait, personne ne lui résistait; et cependant dans tous ses actes on la trouvait modeste et digne, sans raideur ni hauteur, animée par la cha- rité, mais sans aucune préférence particulière. Pieuse, douce, aimable, enjouée, régulière en tout sans ostentation, exempte d'affectation

dans ses manières, chacun de ses gestes laissait entrevoir l'élévation de sa nature et l'abondance de sa grâce.

A l'acceptation des épreuves, à la constance dans l'accomplissement de ses devoirs, la générosité et la soif d'immolation de Marie-Crescence savaient ajouter des pénitences volontaires. Son jeûne était continu, et, quand elle mangeait, rien dans sa nourriture ne pouvait flatter les sens ; habituellement son dîner se composait d'une soupe d'orge à laquelle elle mêlait quelques herbes et en été de la laitue préparée à l'eau tiède. Employée à la cuisine, les restes lui suffisaient et l'eau grasse faisait sa boisson quand personne ne la voyait. Du reste, jamais elle ne traitait les questions de cuisine et de nourriture et n'aimait pas à en entendre parler. Outre le goût, elle ne mortifiait pas moins la vue, l'ouïe, l'odorat. Elle interdisait à son corps tout soulagement. Les intempéries des saisons étaient pour elle autant de pénitences choisies et imposées par Dieu même. A toutes ces mortifications elle en joignait d'autres ; jamais cependant elle n'eut osé les pratiquer sans la permission de l'obéissance, mais cette permission obtenue, elle s'y livrait avec ardeur. A peine dormait-elle deux ou trois heures, couchée sur une croix de bois et dans les positions les plus incommodes. Elle portait une ceinture et des bracelets de fer qui lui déchiraient la chair ; une croix d'un pied de long, hérissée de pointes, était fixée sur sa poitrine ; sur sa tête tonduë elle portait sous le voile un cercle de fer dont les pointes aiguës lui causaient d'atroces douleurs. Une fois, et souvent trois fois par jour, elle se déchirait avec une discipline armée de crochets de fer.

Ces pénitences paraissent excessives à la délicatesse et aux nerfs sensibles de notre piété moderne. Comment ! N'est-ce pas là se tuer, n'est-ce pas présumer de ses forces et tenter Dieu ? — Hélas ! ce ne sont plus guère la pénitence et les jeûnes qui tuent de nos jours ! Ce n'est plus par la mortification et les macérations qu'on tente Dieu ! On n'en trouve que trop de ces parents prévenants, de ces médecins complaisants, surtout de ces consciences délicates et timorées qui pour le monde permettront aux autres et se permettront à eux-mêmes n'importe quel sacrifice, n'importe quelle imprudence aussi nuisible à la santé qu'à la vertu, mais qui pour l'observation de leurs devoirs de chrétiens trouvent toujours que Dieu n'en demande pas tant, ou même qu'il en demande trop ! L'expérience de tous les jours est là pour prouver que cette pénitence à la dernière mode ne conserve pas les santés et ne sanctifie personne !

(A suivre)

FR. MARIE ANSELME, O. F. M.



**P**èle  
no  
Po  
ma  
accoutumé don

#### Les victimes

Rome on a célé  
qui ont péri da  
a été l'un des pl  
prie-Dieu, se ten  
bassadeur près le  
M. Armand Nis  
lie a été fort ren  
personnel des de  
balustrade, devan  
française et de  
Rome. Dans le c  
des prêtres et de  
les généraux des  
même temps, et  
chante allusion a  
rent la France d  
donna le meilleur  
choisit pour sa pr  
Leurs successeurs  
toujours et qu'il  
Mgr d'Armailhac,  
Matthieu donna l  
A la Martinique  
Directeurs et leur  
avec le Provincial d  
à la demande de M

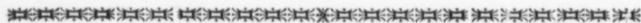
revoir l'élévation

accomplissement  
de Marie-Cres-  
Son jeûne était  
riture ne pouvait  
sait d'une soupe  
de la laitue pré-  
lui suffisaient et  
oyait. Du reste,  
ourriture et n'ai-  
e mortifiait pas  
corps tout soula-  
: autant de péni-  
es ces mortifica-  
lle n'eut osé les  
cette permission  
ait-elle deux ou  
les positions les  
bracelets de fer  
ong, hérissée de  
lue elle portait  
ès lui causaient  
par jour, elle se  
r.  
sse et aux nerfs  
ce pas là se tuer,  
— Hélas ! ce ne  
e nos jours ! Ce  
on tente Dieu !  
de ces médecins  
et timorées qui  
nt à eux-mêmes  
: aussi nuisible à  
de leurs devoirs  
de pas tant, ou  
les jours est là  
ne conserve pas

O. F. M.



## Nouvelles de Rome



**P**èlerinages. — Les pèlerinages à Rome se continuent nombreux ; au commencement de juin, le Souverain Pontife donnait audience à 4000 pèlerins napolitains qui manifestaient leurs transports avec leur enthousiasme accoutumé dont les populations du nord n'ont pas le secret.

**Les victimes de la Martinique.** — Dans plusieurs églises de Rome on a célébré des services funèbres très solennels, pour ceux qui ont péri dans la catastrophe ; celui de Saint-Louis-des-Français a été l'un des plus remarquables. Dans le sanctuaire, avec fauteuil et prie-Dieu, se tenaient *seuls* l'ambassadeur près le Saint-Siège et l'ambassadeur près le roi d'Italie : celui-ci était placé du côté de l'Épître ; M. Armand Nisard était du côté de l'Évangile : son attitude recueillie a été fort remarquable, surtout au moment de la consécration. Le personnel des deux ambassades se trouvait dans la nef, au delà de la balustrade, devant la foule composée en majeure partie de la colonie française et de plusieurs membres des familles aristocratiques de Rome. Dans le chœur, au milieu des chanoines, des messeigneurs, des prêtres et des Religieux, on voyait placés l'un près de l'autre, les généraux des FF. Prêcheurs et des FF. Mineurs ; c'était, en même temps, et une expressive affirmation du présent et une touchante allusion au passé. Saint-Dominique et saint-François aimèrent la France d'un amour de prédilection, Saint-Dominique lui donna le meilleur de sa vie et de son apostolat ; saint-François la choisit pour sa province, quand il nomma les premiers Provinciaux. Leurs successeurs venaient dire à la France en deuil qu'ils l'aimaient toujours et qu'il pleuraient avec elle. — La messe fut chantée par Mgr d'Armailhac, recteur de Saint-Louis-des-Français ; le cardinal Matthieu donna l'absoute.

A la Martinique, les Tertiaires sont nombreux et fervents ; leurs Directeurs et leurs Secrétaires entretiennent des relations suivies avec le Provincial d'Aquitaine. En 1890, envoyés par le T. R. P. Othon à la demande de Mgr l'Évêque, le R. P. Hilarion et le R. P. Léon

Patrem prêchèrent dans ce pays une mission des plus consolantes, et constatèrent une foi très-vive dans cette catholique population. Au lendemain de la catastrophe de Saint-Pierre, il nous est doux d'évoquer ce consolant souvenir ; il nous permet d'espérer que les victimes au milieu des horreurs de la mort, auront mérité les joies de l'éternelle vie.

**La grotte de Lourdes au Vatican.** — Sans sortir du Vatican, Léon XIII peut désormais se procurer la douce illusion de contempler dans ses jardins la grotte de Lourdes. C'est un fac-simile dont les dimensions atteignent les  $\frac{4}{5}$  de la grotte véritable. Elle a été érigée sur l'initiative de Monseigneur l'évêque de Tarbes dont le diocèse contient Lourdes et aux frais du diocèse. Située sur un point culminant du jardin, la grotte domine la capitale du monde chrétien qui, de même que la ville à Lourdes, s'étend à sa gauche. Mais le paysage sera bien différent ; à ce point de vue, la Ville aux sept collines ne peut rivaliser avec l'humble capitale du Lavedan, ce petit pays de la Gascogne devenu si subitement et si universellement célèbre. Il manquera toujours ici les Pyrénées, et le Tibre qui coule de l'autre côté du Vatican n'osera jamais comparer ses jaunissantes ondes aux flots si limpides du Gave. Hâtons-nous de dire cependant, que ces avantages topographiques seront largement compensés pour la grotte du Vatican, par les glorieux souvenirs dont elle est entourée et par la présence du successeur de Pierre qui viendra lui demander comme un lointain reflet des Visites de l'Immaculée et prier pour la France. Tous les journaux remarquent le caractère semi-public donné à la bénédiction de cette Grotte. Depuis 1870, on n'avait plus vu le Pape user du cérémonial usité en pareille circonstance.

\*\*\*\*\*

#### L'influence du théâtre

C'est un fait. Une jeune fille a des tristesses que ses parents ne s'expliquent pas. Ils cherchent, dans l'anxiété, un remède au mal. Ah ! ils l'ont trouvé : le théâtre ! oui, voilà l'excellent remède ! C'est si gai, le théâtre, et si distrayant ! La jeune fille ira donc au théâtre, et sous la garde de ses parents ; rien à craindre. Or ce soir là, la pièce était des plus émouvantes. Jugez donc : l'héroïne après de multiples aventures, s'empoisonnait en avalant une forte dose d'arsenic !!!

Le lendemain, la jeune fille, pour guérir sa tristesse, avalait une dose d'arsenic et mourait quelques heures après !



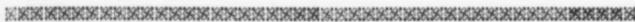
Chron



On  
tr  
qu  
re  
moins à se nu  
au saint tom  
de Jérusalem.  
de Jésus fut de  
elle sortit viva  
tombeau est un  
un escalier en  
les plus reculés  
lui-même est re  
Notre-Seigneur.  
conflit entre sc  
but. Ce sont l  
Sanctuaire depu  
chaque rite y m  
jà promu aux  
enlever par son  
murs du Sanctu  
dernier, insistan  
tire des coups de  
fin de compte l'  
livre à la justice  
rus. Or l'Arméni  
voulons faire res  
d'assassinat en gr  
novembre dernier  
moyen de se défe  
sance catholique  
comme les victir  
puissances europ



## Chronique de la Terre-Sainte



**C**onflit au tombeau de la sainte Vierge. — C'est entre Grecs et Arméniens. Unis, ou mieux rapprochés quand il s'agit d'attaquer les catholiques et les Sanctuaires confiés aux Franciscains, ils n'en cherchent pas moins à se nuire les uns aux autres. Cette fois la scène a eu lieu au saint tombeau de la sainte Vierge sur le Mont des Oliviers près de Jérusalem. Nos lecteurs savent sans doute qu'à sa mort, la Mère de Jésus fut déposée dans ce tombeau, par le soin des apôtres, d'où elle sortit vivante pour faire sa glorieuse Assomption au Ciel. Ce tombeau est une espèce de caverne que l'on atteint, en descendant un escalier en pierre d'une quarantaine de degrés. Dès les temps les plus reculés on construisit au-dessus une basilique, le tombeau lui-même est renfermé dans un édicule comme le saint Sépulcre de Notre-Seigneur. Nous ne voulons pas raconter, dans ses détails, ce conflit entre schismatiques. Quelques mots seulement pour notre but. Ce sont les Grecs et les Arméniens qui ont la garde de ce Sanctuaire depuis qu'ils l'ont volé aux catholiques ; un sacristain de chaque rite y monte constamment la garde. Le sacristain Grec, déjà promu aux ordres majeurs, voulut en ces derniers temps faire enlever par son camarade Arménien un tableau suspendu aux murs du Sanctuaire, et appartenant aux Arméniens. Refus de ce dernier, insistance de l'autre, et bientôt bataille en règle. Le Grec tire des coups de revolver dont son adversaire n'est pas atteint. En fin de compte l'Arménien vient à bout de lier son agresseur qu'il livre à la justice musulmane et à toute une troupe de soldats accourus. Or l'Arménien est sujet musulman, et voici ce que surtout nous voulons faire ressortir de ce fait en le rapprochant de la tentative d'assassinat en grand, subie par nos Pères de la part des Grecs en novembre dernier. — D'un côté les Franciscains sont attaqués sans moyen de se défendre. Quinze d'entre eux sont blessés. Une puissance catholique est officiellement chargée de les protéger ; de plus, comme les victimes appartiennent à six pays différents, ce sont six puissances européennes qui ont intérêt à les voir protégés ou vengés

\*\*\*\*\*  
e ses parents ne  
a remède au mal.  
nt remède ! C'est  
a donc au théâtre,  
ce soir là, la pièce  
près de multiples  
d'arsenic !!!  
tesse, avalait une

Eh bien, les pauvres victimes n'ont pas encore reçu justice contre leurs lâches assassins ! — Mais voyons notre sacristain Arménien. Il est, avons-nous dit, sujet ottoman. A ce titre sans doute vingt soldats accourent pour le défendre, son agresseur, comme il était juste, est jeté en prison, et depuis il aura été puni. Pour protéger les Franciscains contre quarante-cinq bandits, sept soldats étaient venus... assister en spectateurs à leur tuerie par les Grecs ! Voilà la justice musulmane. Et voilà la situation lamentable des religieux qui se dévouent à la garde des sanctuaires de Terre-Sainte au nom de toute la chrétienté.

**Successeur de Mgr Appodia.** — C'est Mgr Louis Piccardo qui succède à Mgr Appodia, coadjuteur du Patriarche évêque Mgr Piavi au siège de Jérusalem. Mgr Piccardo était chanoine honoraire du saint Sépulcre et curé à Beitgialla, près de Bethléem. Le nouvel élu passe la cinquantaine, mais il porte bien son âge. Né à Varezzo, dans la province de Gênes en Italie, il s'est dépensé avec beaucoup de zèle au travail du ministère paroissial ou des missions en Terre-Sainte durant trente ans. Il possède très bien l'arabe et connaît le pays. — La consécration du nouvel élu a eu lieu le 27 avril dans l'église du Patriarcat à Jérusalem. Les prélats consécrateurs étaient Mgr Piavi, l'évêque maronite, Mgr Bulos, et le R<sup>me</sup> P. Custode de Terre-Sainte.

**Le Protectorat des Lieux-Saints.** — Plusieurs journaux d'Europe et à leur suite quelques feuilles du Canada ont jeté dans le public une note qui heureusement est retrouvée.

On y disait en substance : « Dans une question religieuse et politique la France vient de subir un douloureux échec. Elle était jusqu'à présent, et devant les nations européennes représentées au traité de Berlin et devant l'Eglise, la protectrice officielle des catholiques en Orient. Dans le dernier incident qui eut lieu au saint Sépulcre, la France embarrassée dans son action par son alliance avec la Russie ne fit rien en faveur des religieux latins et n'obtint pour eux aucune réparation. L'Allemagne et l'Italie en profitèrent pour protéger elles-mêmes les religieux de leur nationalité blessés par les Grecs et leur action fut aussi vigoureuse qu'efficace.

Profitant habilement de la situation, les Italiens obtinrent du Sultan un *iradé* (décret) en vertu duquel la protection des religieux italiens qui sont en Terre-Sainte est dévolue exclusivement à l'Italie. La conséquence de cet *iradé* est que la Custodie franciscaine passe sous le protectorat italien. »

Nous feront pas que l'Italie. La C... Il s'en suivrait de leurs nation et il n'y a

Heureusement dépend pas d'être assignée à la F Berlin qui n'a le premier prot n'a pas destitué une note aussi tremise de la S instructions au réclamer la pro iradé, ajoute la capitulations et été obtenu par l' magne, à la suite (ce dernier deven détails. A Rome les efforts des ch ter des droits séc dans la lettre céri

L'Italie qui a Sainte en consula France aura trav trouvé la raison, que malgré elle, protectorat des Li

Nous ferons remarquer d'abord que même en ce cas, il ne s'ensuivrait pas que le protectorat des Lieux-Saints fut passé de la France à l'Italie. La Custodie compte des religieux de toutes les nationalités. Il s'en suivrait simplement que dans les intérêts religieux et matériels de leurs nationaux en Orient, tous les consuls seraient sur le même pied et il n'y aurait plus de protectorat commun à tous.

Heureusement le protectorat des intérêts catholiques en Orient ne dépend pas d'un simple *iradé* du Grand Turc. C'est une fonction assignée à la France par une foule de traités entre autres le traité de Berlin qui n'a pas été supprimé ; et surtout par le Souverain Pontife le premier protecteur des catholiques et des Lieux-Saints. Or le Pape n'a pas destitué la France de son rôle séculaire en Orient. D'après une note aussi vraisemblable qu'authentique, le Saint-Siège, par l'entremise de la Sacrée Congrégation de la Propagande, a donné des instructions aux missionnaires du Levant, pour qu'ils continuent à réclamer la protection de la France, malgré l'*iradé* du Sultan. Cet *iradé*, ajoute la note publiée par le *Courrier de Bruxelles*, qui viole les capitulations et les autres traités concernant le protectorat français a été obtenu par le gouvernement italien et précédemment par l'Allemagne, à la suite d'intrigues que le Pape et le gouvernement français (ce dernier devenu enfin clairvoyant,) connaissent dans les moindres détails. A Rome, comme à Paris, on est bien décidé à rendre vains les efforts des chancelleries italienne et allemande et à faire respecter des droits séculaires encore récemment proclamés par Léon XIII dans la lettre célèbre qu'il écrivit au cardinal Langénieux.

L'Italie qui avait immédiatement érigé son consulat de Terre-Sainte en consulat Général en sera donc pour ses frais et quand la France aura traversé sa crise aiguë d'anticléricalisme et aura retrouvé la raison, elle remerciera le Pape de lui avoir conservé presque malgré elle, un des plus beaux bijoux de sa couronne : le protectorat des Lieux Saints.

FR. C.-M., O. F. M.





## Chronique Franciscaine

### CANADA

**M**ontréal. — Profession solennelle. — Une profession solennelle qui a revêtu un éclat inaccoutumé et inconnu jusqu'alors dans notre humble chapelle, fut celle du Rév. P. Gaston, le 22 juin dernier. Une nombreuse assistance se pressait dans l'église pour témoigner au nouveau profès sa sympathie. Le Rév. T. Gardien dans une courte allocution demanda au Père pourquoi déjà prêtre dans le monde et curé d'une paroisse il avait tout laissé pour embrasser la vie franciscaine. « Parce que vous avez voulu être non-seulement prêtre, mais encore victime, c'est-à-dire réellement et complètement prêtre, et que la vie franciscaine vous en offrait le sûr moyen. Parce que vous avez voulu être apôtre et que vous trouviez chez nous le détachement de tout qui fait la liberté de l'apôtre, et la vie de prière et de mortification qui fait l'éloquence de sa prédication et la fécondité de ses travaux » — Mais ce qui donna à la cérémonie la solennité inaccoutumée dont nous voulons parler ce fut la présence de Son Excellence le Délégué Apostolique. Il voulut assister au trône durant la messe solennelle chantée par le nouveau profès, donner la bénédiction au peuple et suivre la procession au chant du *Te Deum* qui clot la cérémonie. Ce fut un spectacle bien édifiant pour les fidèles, bien consolant pour les Frères-Mineurs et, pour Son Excellence, ce fut une joie tout intime de revivre les émotions inoubliables de sa propre profession et de sa vie religieuse.

— **Fraternité de Notre-Dame-des-Anges.** — Le 18 juin dernier, le Rév. P. Gardien proclama à la réunion de notre Fraternité le résultat des élections faites au Discrettoire. A la 1<sup>re</sup> réunion du Conseil les charges furent distribuées, de sorte que notre Discrettoire se trouve composé comme il suit :

Supérieure, Dame Turgeon, *réélue* ; Assistante, Dame Larose ; Maîtresse des Novices, Dame Boucher *réélue* ; Secrétaire, Dame Droquin *réélue* ; Trésorière, Dame Pauzé *réélue* ; Sous-Maîtresse Delle

Mailloux ; Ass  
gnon *réélue* ;  
Martel *réélue* ;

— **Fraternité**  
avec la fête de  
annuelle de no  
en furent les pr  
jusqu'à la fin  
moignage de t  
l'occasion de su  
notre Fraternité  
ou plutôt à l'a  
ce sur toutes l  
jours est-il qu'il  
si bien suivie n  
13, fête de sain  
monie toujours  
15, à l'exercice  
couronna notre

Daigne le Sain  
sur sa petite Fra  
née Sainte Elisa  
bres, qui tous ain  
secours, pour l'oc

**Rapport de**  
**Sœurs du T**  
13 et 14 de mai  
des Sœurs du T  
de Montréal nou  
certainement, fer  
dant quatre jours  
religieusement su  
attention ; et près  
se renouveler dan  
servance plus rig  
halte ; avec coura  
François embrass  
sont retremppés,

Mailloux ; Assistante secrétaire, Delle Dorval : Portière, Dame Gagnon *réélue* ; Discrètes et infirmières, Dame Pichette *réélue* ; Delle Martel *réélue* ; Delle Prévost, Delle Laurent.

— **Fraternité Saint-Antoine.** — Du 8 au 15 juin, coïncidant avec la fête de notre saint Patron eurent lieu la retraite et la Visite annuelle de notre Fraternité. Les RR. PP. Berchmans et Archange en furent les prédicateurs. L'assistance fut depuis le commencement jusqu'à la fin particulièrement nombreuse et constante. C'est le témoignage de toutes les Tertiaires des autres Fraternités qui ont eu l'occasion de suivre nos exercices. Faut-il l'attribuer à la ferveur de notre Fraternité encore jeune, ou bien au dévouement de nos Pères, ou plutôt à l'attrait que notre patron saint Antoine de Padoue exerce sur toutes les âmes ? Aux trois causes réunies sans doute. Toujours est-il qu'il y a lieu de nous en réjouir grandement. Une retraite si bien suivie ne peut que laisser des fruits profonds et durables. Le 13, fête de saint Antoine, l'exercice du soir fut rehaussé par la cérémonie toujours impressionnante d'une nombreuse prise d'habit. Le 15, à l'exercice de la clôture, ce fut la profession de 21 Sœurs qui couronna notre retraite en remplissant nos cœurs de joie.

Daigne le Saint de Padoue continuer à répandre ses bénédictions sur sa petite Fraternité ! Je dis : petite, en comparaison de notre aînée Sainte Elisabeth, car nous approchons du chiffre de 700 membres, qui tous aiment bien saint Antoine et comptent, sur son puissant secours, pour l'œuvre de leur salut et de leur sanctification.

Sr Secrétaire.

**Rapport de la Visite canonique de la Fraternité des Sœurs du Tiers-Ordre des Trois-Rivières.** — Les 11, 12, 13 et 14 de mai avait lieu la Visite Canonique de notre Fraternité des Sœurs du Tiers-Ordre des Trois-Rivières. Un Père du couvent de Montréal nous avait été délégué pour présider à cette Visite qui, certainement, fera époque dans les Annales de notre Fraternité. Pendant quatre jours qu'a duré cette Visite, tous les exercices en ont été religieusement suivis ; la parole sainte a été écoutée avec respect et attention ; et près de 700 Sœurs ont été vues rivalisant de zèle pour se renouveler dans leur première ferveur et s'encourager à une observance plus rigoureuse de notre sainte Règle, durant ces jours de halte ; avec courage et avec entrain toutes ont chanté « Comme saint François embrassons la croix. » Durant ces jours encore, toutes se sont retrempees, se pénétrant de l'esprit de Notre Séraphique Père.



aine



— Une profes-  
couteumé et in-  
appelle, fut celle  
Une nombreuse  
nouveau profes  
allocation de  
curé d'une pa-  
scaine. « Parce  
encore victime,  
la vie francis-  
avez voulu être  
de tout qui fait  
fication qui fait  
travaux » — Mais  
mée dont nous  
Délégué Apos-  
lennelle chantée  
uple et suivre la  
nie. Ce fut un  
int pour les Frè-  
tout intime de  
sion et de sa vie

s. — Le 18 juin  
de notre Frater-  
A la 1<sup>re</sup> réunion  
ue notre Discrè-

Dame Larose ;  
secrétaire, Dame  
Maîtresse Delle

Tous les points de la Règle furent passés en revue, de manière à ce que, toutes et chacune des Tertiaires, ainsi éclairées et guidées par ces avis, purent sans peine se rendre compte des manquements qu'elles pouvaient avoir à se reprocher, et prendre de fortes résolutions pour l'avenir.

Le dernier jour de la Visite, il y eut cérémonie de vêtue et de profession présidée par le Père Visiteur. Après le chant du *Te Deum*, une Tertiaire, au nom de toutes, lut à haute voix la rénovation de la profession. Puis le Père nous fit, avec ses adieux, ses dernières recommandations ; insistant surtout sur le respect dû à l'autorité ; parce que toute autorité légitime vient de Dieu. Il recommanda aussi l'obéissance au Directeur et à celles qui sont en charge. Cette obéissance fidèlement observée, dit le Père, entretiendra la ferveur et le véritable esprit de saint François dans votre Fraternité, en même temps qu'elle rendra heureuses celles qui la pratiqueront. On se sépara en se donnant rendez-vous pour le lendemain au Sanctuaire du Rosaire, au Cap de la Magdeleine, où les Tertiaires firent leur pèlerinage annuel. Environ 450 Tertiaires y prirent part. Au retour, une dernière fois, notre Père Visiteur nous adresse la parole sur le bateau. Puis, chacune retourne à sa tâche de chaque jour, avec une énergie nouvelle et une ferveur plus grande.

Sr Elisabeth, Secrétaire.

**Fraternité de Saint-Thomas de Montmagny.** — Cette année notre Fraternité a eu sa visite canonique du 15 au 18 mai 1902.

Elle a été faite par le R. P. Alcantara O. F. M., dont la parole a été religieusement écoutée.

Le R. Père s'est surtout appliqué à nous faire connaître l'esprit qui doit animer la véritable Tertiaire, esprit d'humilité, de charité, et de renoncement. Le sujet favori de vos méditations (nous a-t-il dit) doit être les souffrances et la mort de notre Sauveur. Vous y apprendrez à marcher avec courage dans le chemin de la pénitence et du sacrifice.

Le 18 mai, fête de la Pentecôte, à la cérémonie de la clôture, nous assistâmes à un spectacle, qui nous rappela celui dont nous fûmes les heureux témoins, le 16 mai 1901.

Le R. M. V. Od. Marois, curé, prononça lui-même la formule de la profession au pied de l'autel, en compagnie du R. M. E. Montreuil, vicaire.

108 novices furent reçus profès, 27 postulants demandèrent le

saint habit. Le  
fix. Jésus, en 1  
en nous donna  
crucifix. Au pi  
et surtout de b  
rents et amis v  
crucifix, le seul  
Suprême ; avec

La cérémonie  
T. S. Sacremen  
recteur, R. M. .  
ner de l'éclat à  
saint François.

Au pied de la  
pour l'année pro

**Les Tertiaires**  
de Sherbrooke à  
religieuse : l'ére  
cimetière Saint-J

C'est au Tiers-  
rémonie, car ce c  
ques citoyens de

Le Tiers-Ordre  
développa d'abor  
nouvelle ardeur a  
bres et à la fidélit  
bé A. E. Dufresne  
J. S. Larocque, C  
et directeur actuel

Les Tertiaires c  
ornements nécess  
pour l'assemblée n

En 1900, M. l'a  
partie des Tertiair

Tous nos lecteu  
Pères Franciscains  
Sacrée Congrégati  
l'Ara-Coeli à Rome  
en dehors de celles

de manière à ce  
s et guidées par  
s manquements  
de fortes résolu-

de vêtue et de  
nt du *Te Deum*,  
rénovation de la  
ses dernières re-  
l'autorité ; parce  
manda aussi l'o-  
ge. Cette obéis-  
la ferveur et le  
mité, en même  
ront. On se sé-  
u Sanctuaire du  
frent leur pèle-  
art. Au retour,  
a parole sur le  
jour, avec une

Secrétaire.

igny. — Cette  
u 18 mai 1902.  
lont la parole a

nnaitre l'esprit  
lité, de charité,  
ons (nous a-t-il  
uveur. Vous y  
de la pénitence

a clôture, nous  
it nous fûmes

la formule de  
l. M. E. Mon-

emandèrent le

saint habit. Le R. Père nous fit une touchante allocution sur le crucifix. Jésus, en mourant, nous donna un dernier gage de son amour en nous donnant pour dernier souvenir le plus beau des livres, le crucifix. Au pied du crucifix, vous apprendrez le secret de souffrir, et surtout de bien mourir. Et quand viendra l'heure où tous vos parents et amis vous abandonneront, vous presserez sur vos lèvres le crucifix, le seul ami qui vous aidera à vous présenter devant le Juge Suprême ; avec Jésus sur votre cœur vous n'avez rien à craindre.

La cérémonie se termina par la bénédiction papale et le Salut du T. S. Sacrement. Nos félicitations et remerciements à notre zélé Directeur, R. M. A. Lamothe, qui a fait tout en son pouvoir pour donner de l'éclat à notre fête, en ornant la statue de notre bon Père saint François.

Au pied de la croix nous nous sommes déjà donné rendez-vous pour l'année prochaine. Sr Angèle de Mérici, Secrétaire.

**Les Tertiaires de Sherbrooke.** — La population catholique de Sherbrooke a été témoin le dimanche, 18 mai, d'une belle fête religieuse : l'érection et la bénédiction d'un chemin de croix, au cimetière Saint-Michel.

C'est au Tiers-Ordre franciscain qu'est due surtout cette belle cérémonie, car ce chemin de croix est un don des Tertiaires et de quelques citoyens de la ville.

Le Tiers-Ordre a été établi à Sherbrooke le 24 juin 1883. Il se développa d'abord lentement, mais dans ces dernières années, une nouvelle ardeur a contribué beaucoup à l'augmentation de ses membres et à la fidélité à la règle. Sous la direction successive de M. l'abbé A. E. Dufresne, de Mgr H. O. Chalifoux, V. G., de MM. les abbés J. S. Larocque, Ch. J. Roy et J. A. H. Gignac curé de la cathédrale et directeur actuel.

Les Tertiaires ont une magnifique chapelle, pourvue de tous les ornements nécessaires au culte. Ils s'y réunissent une fois le mois, pour l'assemblée mensuelle, et à certaines fêtes particulières à l'Ordre.

En 1900, M. l'abbé Roy, alors directeur du Tiers-Ordre, affilia une partie des Tertiaires à l'association du chemin de croix perpétuel.

Tous nos lecteurs savent que cette Association a été fondée par les Pères Franciscains et canoniquement établie par un Rescrit de la Sacrée Congrégation des Indulgences, le 15 mars 1884, à l'église de l'Ara-Coeli à Rome. Elle est enrichie de nombreuses indulgences, en dehors de celles du chemin de croix lui-même. Répandue dans le

monde entier, l'Association du chemin de croix perpétuel dont les centres pour le Canada sont les couvents des Franciscains de Montréal et de Québec compte dans le pays plus de 10,000 associés.

Dès que les Tertiaires de Sherbrooke furent affiliés à l'Association, on put constater un redoublement de ferveur dans la pratique du chemin de la croix. Cet empressement des Tertiaires et des âmes pieuses inspira au zélé directeur l'idée d'un chemin de croix au cimetière Saint-Michel, pour l'avantage et des âmes pieuses et des défunts. Il en parla aux Tertiaires. Son appel fut entendu, et le résultat est le beau et solide chemin de croix qu'on admire maintenant à Sherbrooke. Une station donnera l'idée de toutes : au fond d'un lopin de terre de 12 pieds par 10 est érigée une croix de fer haute de 8 pieds, large de 4 pieds et 2 pouces ; cette croix est fixée dans un bloc de granit ; au milieu de cette croix est suspendu le tableau représentant une des scènes de la Passion. Ces tableaux sont en fonte d'art, hauts de 40 pouces, larges de 23, et pèsent chacun 50 livres. La cérémonie, commencée par un instructif sermon de Mgr E. T. Tanguay, fut présidée par Mgr Larocque, assisté d'un nombreux clergé. Le chemin de croix eut lieu durant la cérémonie, qui fut terminée par le *Te Deum* et par la bénédiction que Sa Grandeur fit descendre sur le peuple fidèle.

Ce chemin de croix est un des plus beaux de la province de Québec. On doit féliciter les Tertiaires et ceux qui les ont aidés, spécialement M. l'abbé Ch. Roy, l'âme de cette solennité religieuse.

(D'après *La Patrie*.)

**Saint-Henri de Lévis. — Fraternité de Saint-François d'Assise.**—Dimanche, le 27 avril 1902, notre petite Fraternité prenait un air de fête. Pour la première fois le R. P. Alcantara, O. F. M., de Québec, est venu visiter notre jeune, mais florissante Fraternité. Les sermons ont été suivis avec une grande avidité, et la sainte Visite a été faite avec ponctualité. Durant ces trois jours de grâce accordés aux dévoués enfants de saint François, le R. Père Visiteur s'est efforcé de nous faire comprendre la grandeur de la vocation de ceux que Dieu appelle au Tiers-Ordre de saint François ; il a surtout insisté sur l'esprit de la règle séraphique que nous devons avoir dans nos cœurs ; d'un autre côté, il nous exposa clairement les grands avantages du Tiers-Ordre, avec les obligations qu'il impose ; nous étions heureux d'entendre l'explication de la règle ; Tertiaires, nous apprenions à mieux apprécier notre titre d'enfants de saint François, et

plus d'une fois  
des développe  
nous montraie  
tification, nous  
enfant de saint  
significatif : «  
si avantageux !  
fidèle à cette r  
plusieurs de ses  
sir pour le Tier  
trouvé le chem  
elle avait éclair  
nous trouvions  
Mardi soir, à 6  
était beau, et bi  
jour les Tertiai

Enfin arriva  
sions étant ter  
Le R. Père célé  
sœurs en saint  
imposante de la  
les scapulaires  
le Curé daignai  
et donner à tou  
de si touchant  
âmes, s'approc  
la pénitence. L  
de communion,  
les livrées de la  
nombre de 48,  
de bonnes Ter  
frères, rénovation  
tion papale, et l

Pour clore la  
Fraternité des  
Le Discrettaire a  
Supérieur, M.  
det ; Secrétaire,  
mont, Eusèbe C

répétuel dont les  
scains de Mont-  
10 associés.

à l'Association,  
la pratique du  
es et des âmes  
e croix au cime-  
s et des défunts.

le résultat est  
intenant. L'her-  
id d'un lopin de  
aute de 8 pieds,  
lans un bloc de  
eau représentant  
onte d'art, hauts  
i. La cérémonie,  
P. Tanguay, fut  
ergé. Le chemin  
minée par le *Te*  
descendre sur le

province de Qué-  
nt aidés, spécia-  
religieuse.

*La Patrie.*)  
aint-François  
e Fraternité pre-  
ntara, O. F. M.,  
sante Fraternité.  
t la sainte Visite  
e grâce accordés  
iteur s'est efforcé  
on de ceux que  
a surtout insisté  
avoir dans nos  
s grands avanta-  
se; nous étions  
res, nous appre-  
aint François, et

plus d'une fois au sortir de ces entretiens, où la simplicité et la clarté des développements unies à un grand amour pour le séraphique Père nous montraient dans le Tiers-Ordre le moyen le plus efficace de sanctification, nous nous surprenions disant : « Ah ! quel bonheur d'être enfant de saint François. » Souvent aussi, nous entendions ce mot-significatif : « Qui aurait dit que le Tiers-Ordre était si beau, si saint, si avantageux ! Comment ne pas être assuré de son salut quand on est fidèle à cette règle ! » Entre autres choses, il nous fit remarquer, dans plusieurs de ses entretiens, que ce n'était pas la quantité qu'il fallait choisir pour le Tiers-Ordre, mais bien la qualité. Sa parole cependant avait trouvé le chemin des cœurs. Aidée et sanctifiée par la grâce de Dieu, elle avait éclairé les esprits et affermi les volontés : touchés, émus, nous trouvions toujours trop courts ces entretiens du matin et du soir. Mardi soir, à 6 hrs, il y eut le chemin de la croix solennel. Le spectacle était beau, et bien des larmes ont été répandues. Le matin de ce même jour les Tertiaires chantèrent un *Libera* pour les membres décédés.

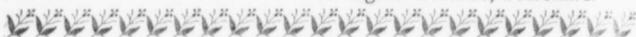
Enfin arriva la touchante matinée du mercredi : toutes les confessions étant terminées, il y eut communion générale des Tertiaires. Le R. Père célébra lui-même la sainte messe pour tous ses frères et sœurs en saint François, après laquelle eut lieu la cérémonie vraiment imposante de la vêtue et profession. Le R. Père bénit solennellement les scapulaires et cordons ; après le chant du *Veni Creator*, le R. M. le Curé daignait lui même recevoir l'humble habit du Pauvre d'Assise, et donner à toute la paroisse l'exemple le plus édifiant ; il n'y avait rien de si touchant que de voir ce vénéré vieillard, ce père bien-aimé de nos âmes, s'approcher du R. Père Visiteur et demander le saint habit de la pénitence. Les hommes, les premiers, s'avancèrent ensuite au banc de communion, en bon ordre, pour la cérémonie, 27 reçurent ainsi les livrées de la pénitence ; vint ensuite le tour des postulantes au nombre de 48, toutes également bien préparées et désireuses de faire de bonnes Tertiaires. Enfin, après la profession de 23 sœurs et 3 frères, rénovation de la profession, absolution générale, bénédiction papale, et bénédiction des crucifix de profession.

Pour clore la fête, le R. Père Visiteur a érigé canoniquement la Fraternité des Frères sous le vocable de saint Louis roi de France. Le Discretoire a été constitué comme suit :

Supérieur, M. L.-E. Genest ; Maître des novices, M. Gervais Fraudet ; Secrétaire, M. Théodore Dussault ; Discrets, MM. Joseph Dumont, Eusèbe Chabot, Jean Drapeau.

Nous souhaitons prospérité et bénédictions aux deux Fraternités, qu'elles marchent d'un pas ferme dans la voie du devoir et avancent de plus en plus dans la pratique de toutes les vertus.

Sr Agnès d'Assise, Secrétaire.



### Pèlerinage des Soeurs du Tiers-Ordre

à Sainte-Anne de Beaupré



C'EST avec une certaine anxiété que le Discretoire du Tiers-Ordre entreprenait cette année un pèlerinage à Sainte-Anne. Les nouvelles conditions imposées par la Compagnie du Richelieu inspiraient des craintes légitimes aux organisateurs, grand nombre de sociétés et de paroisses avaient choisi la voie ferrée qui de son côté s'efforçait de rendre ses conditions aussi bonnes que possible. Et cependant les Tertiaires avaient retenu le bateau. N'était-ce pas une imprudence ?

Le 5 juillet arrive. Le temps est douteux. Il a fait si mauvais jusqu'à présent, jouirons-nous par exception d'un temps meilleur ? Du fond des cœurs des prières ardentes montent vers saint Antoine : « Saint Antoine, donnez-nous du beau temps ! » Toutefois dès les 3 heures — le départ est fixé à 4, — les pèlerines arrivent, une à une, d'abord, puis par petits groupes, bientôt en foule. Quand la sirène annonce le départ, c'est une multitude qui entonne et chante l'*Ave Maris Stella*. Nous sommes mille ! c'est un succès, le premier : celui du nombre. Il y en aura d'autres et notre pèlerinage sera le pèlerinage aux succès.

Celui de la ferveur suivit le premier : la prière n'est-elle pas d'autant plus fervente que plus nombreux sont les priants ? Comme d'ordinaire, le jour ne suffit pas, et la plus grande partie de la nuit fut consacrée aux exercices de piété chers aux Tertiaires : chant de l'Office, Chemin de la croix, Heure Sainte etc.

Un troisième succès devait récompenser le zèle et la ferveur des Tertiaires : on arriva de bonne heure. Dès les 3 heures du matin, le vieux Trois-Rivières doublait le cap Diamant sur lequel dormait l'antique cité Québécoise encore enivrée des dernières fêtes, qui ont

réveillé son so  
avait acosté le  
déroulait lenter  
de la Basilique.  
cours à leur dév  
Anne, formulan  
chapelet qu'elles  
Les autres à la  
que enthousiaste  
groupe sous la d  
la paroisse le pi  
pement du site  
une gentille petit  
l'année dernière,  
jouant avec les fle  
et de l'innocence  
bien que les pèl  
en avait deux au  
bonne part et sai  
même temps tou

Un 4<sup>e</sup> succès ne  
commencement  
la sainte table, pa  
nos pèlerines étai  
année était plus n  
bre des pèlerinage  
ple ne fut pour t  
source de joie et c

Nous goûterons  
faut quitter sainte-  
et à 1 heure nous s  
l'ascension du Cap  
Saint Sacrement, a  
Des chars spécia  
parties à pied et  
qu'avec son urba  
avait mis à la disp

Au milieu de la  
Montréal en priant

réveillé son souvenir dans toute l'Amérique du Nord. A 6 heures, on avait acosté le quai de sainte-Anne et une procession incomparable déroulait lentement ses anneaux priants et chantants sur le chemin de la Basilique. Cinq heures durant, les pèlerines purent donner libre cours à leur dévotion. Les unes devant la statue de la bonne sainte Anne, formulant leurs désirs, exprimant leurs vœux, et il est long le chapelet qu'elles ont à égrèner de leurs besoins et de leurs maux. Les autres à la *Scala Santa* vénèrent avec une foi et une piété presque enthousiastes les souvenirs de la Sainte Passion. On voit un petit groupe sous la direction du bon Père Frédéric faire au cimetière de la paroisse le pieux exercice du Chemin de la Croix, malgré l'escarpement du site et son exposition en plein soleil. En tête du groupe une gentille petite enfant, — une miraculée, dit-on, de sainte-Anne, l'année dernière, — venait à chaque station s'asseoir aux pieds du Père, jouant avec les fleurs, gracieuse image de la vie dans ce champ de mort, et de l'innocence au milieu des exercices de la pénitence. En un mot, bien que les pèlerinages venus de partout fussent nombreux — il y en avait deux autres de Montréal même — nos pèlerines eurent leur bonne part et sainte-Anne ouvrit les bras assez larges pour recevoir en même temps tous ses enfants suppliants. N'est-ce pas un vrai succès ?

Un 4<sup>e</sup> succès non inférieure aux autres fut le bon ordre qui régna du commencement à la fin et sur le bateau et dans les processions et à la sainte table, partout en un mot. Bon ordre vraiment religieux dont nos pèlerines étaient déjà félicitées l'année dernière, mais qui cette année était plus remarquable encore, vu leur grand nombre et le nombre des pèlerinages étrangers à sainte-Anne. Nul doute que leur exemple ne fut pour tous un sujet d'édification et pour elle-mêmes une source de joie et de grâces.

Nous goûterons un dernier succès à la fin, mais auparavant il nous faut quitter sainte-Anne. Nous ne lui disons pas adieu, mais au revoir et à 1 heure nous sommes à Québec. Presque tout le monde veut faire l'ascension du Cap Diamant pour aller sur la Grande-Allée vénérer le Saint Sacrement, au Sanctuaire connu et aimé des Sœurs Franciscaines. Des chars spéciaux attendaient les pèlerines, les plus braves étaient parties à pied et les autres prenaient place dans les petits chars qu'avec son urbanité ordinaire le surintendant de la compagnie avait mis à la disposition des organisateurs.

Au milieu de la satisfaction de l'enthousiasme général, on revint à Montréal en priant et en chantant. Les âmes avides de conseil sur la

SAINTE

ux Fraternités,  
voir et avancent

Secrétaire.



Dire



du Tiers Ordre  
Anne. Les nou-  
Richelieu ins-  
nombre de  
qui de son côté  
le possible. Et  
était-ce pas une

si mauvais jus-  
meilleur? Du  
saint Antoine:  
utefois dès les 3  
irrivent, une à  
oule. Quand la  
onne et chante  
cès, le premier:  
age sera le péle-

st-elle pas d'au-  
? Comme d'or-  
e de la nuit fut  
ires: chant de

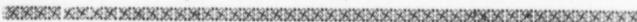
: la ferveur des  
res du matin, le  
iel dormait l'an-  
es fêtes, qui ont

vocation eurent leur désir satisfait et purent savourer la parole toujours si douce du prédicateur. A peine si, pendant quelques heures, la fatigue put arrêter les élans de la piété et forcer de prendre un repos bien mérité. A 6 heures du matin, Notre-Dame de Bon Secours voyait à peu près toutes les pèlerines groupées dans son Sanctuaire devenu trop petit. Au cours de la messe, la communion fut générale à la grande admiration et édification des chapelains de Bon Secours et de nos Directeurs eux-mêmes. C'est ce que j'appelle le succès final.



## LES ANCIENS RÉCOLLETS

PREMIERS APOTRES DU CANADA



Nouveaux Missionnaires Jésuites. —

Le P. de Brébeuf chez les Hurons. —

Le Père de la Roche d'Aillon chez la nation neutre. —

Stérilité apparente de leur prédication.



OMME les PP. de Brébeuf et de la Roche d'Aillon se préparaient à partir au premier signal pour les Hurons, la Providence leur amena de nouveaux frères, renfort précieux qui devait encore hâter l'heure de leur départ. C'étaient les PP. Philibert Noyrot et Anne de Noue, de la Compagnie de Jésus.

L'activité du Père Noyrot était connue depuis longtemps. S'il n'avait pas encore vu se réaliser ses désirs d'être envoyé dans la mission du Canada, il avait poussé à son établissement et travaillé à pourvoir à ses premiers besoins. Il lui apportait un nouveau secours. Le petit bâtiment de soixante tonneaux nommé l'Alouette qu'il montait avait été frété par ses soins. Il l'avait chargé de provisions de toute nature, et ce qui était plus précieux encore, il s'était fait accompagner par vingt ouvriers qu'il avait loués et qui devaient être employés aux travaux domestiques, et surtout à la

culture des terres et les rendre indépendants.

Le bâtiment, la « Catherine », était un véritable paradis de nouvelle colonie. Les envahisseurs, nuisant au moins les sympathies.

Rien ne pouvait l'empêcher de favoriser les agents du commerce, trop de manques. Leur dépôt de provisions était épuisé. Il ne restait que les malades. Les Jésuites vendaient les Sauteurs et ils étaient hautement appréciés.

L'arrivée de Cavelier leva tous les obstacles et il vivait au moins paisiblement.

Ceux qui eurent le PP. de Brébeuf et de Champlain et plus de voir se réaliser leur projet prit immédiatement la flottille des Hurons la Victoire (1), pour saisir cette occasion de partir les missionnaires trouver place dans le che d'Aillon, on avait un des nouveaux.

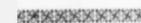
Ils furent accueillis par les Français et ils vivaient au milieu d'eux.

(1) Le cap de la Victoire avait reçu ce nom en l'honneur de la victoire de Champlain à la tête d'une petite

la parole tou-  
quelques heures,  
le prendre un  
e de Bon Se-  
lans son Sanc-  
ommunion fut  
elains de Bon  
e j'appelle le



S



entre. —

a Roche d'Ail-  
premier signal  
e leur amena  
écieux qui de-  
ar départ. C'é-  
t et Anne de  
us.  
ait connue de-  
es désirs d'être  
son établisse-  
Il lui apportait  
neaux nommé  
l'avait chargé  
écieux encore,  
it loués et qui  
t surtout à la

culture des terres, afin de fournir à l'entretien des missionnaires, et de les rendre indépendants des agents de commerce.

Le bâtiment, qui portait les Jésuites, marchait de compagnie avec la « Catherine, » montée par Champlain et le P. Le Caron. Ils avaient plaidé de nouveau à la Cour la cause politique et religieuse de la colonie. Les embarras dans lesquels se trouvait alors engagé le gouvernement, nuisirent au succès de leur démarche ; ils apportaient du moins les sympathies et quelques secours de la mère patrie.

Rien ne pouvait être plus providentiel. La colonie était aux abois. Loïn de favoriser la culture pour demander des ressources au sol, les agents du commerce l'entravaient par tous les moyens. Ils craignaient trop de manquer de bras pour leurs négociations avec les Sauvages. Leur dépôt de provisions, toujours très limité, était à la veille d'être épuisé. Il ne restait plus qu'un peu de farine qu'on réservait pour les malades. Les autres n'avaient qu'un peu de blé d'Inde que leur vendaient les Sauvages. Plusieurs colons épuisés et découragés parlaient hautement de quitter le Canada pour retourner en France.

L'arrivée de Champlain et des missionnaires, le 14 juillet 1626, releva tous les courages et ranima les espérances. On avait de quoi vivre au moins pour un an. Aussi, tout changea bientôt de face.

Ceux qui eurent la plus large part à la joie commune furent les PP. de Brébeuf et de la Roche d'Aillon, qui trouvaient dans le retour de Champlain et l'arrivée de nouveaux missionnaires, une chance de plus de voir se réaliser leurs désirs. Ils ne se trompaient pas. Champlain prit immédiatement la chose à cœur, car le temps pressait. La flottille des Hurons, déjà descendue, pour leurs échanges, au cap de la Victoire (1), ne pouvait pas tarder à se remettre en route. Manquer cette occasion, c'était reculer l'expédition d'une année. On fit partir les missionnaires pour rejoindre les Sauvages et essayer de trouver place dans leurs canots. Au P. de Brébeuf et au P. de la Roche d'Aillon, on avait joint un autre missionnaire, le P. de Noue, un des nouveaux venus.

Ils furent accueillis avec joie par les sauvages, qui étaient fiers de voir les Français rechercher leur alliance et demander à demeurer au milieu d'eux. Déjà les agents de la Compagnie avaient trouvé

(1) Le cap de la Victoire, situé à une lieue et demie environ au-dessus de Sorel, avait reçu ce nom en souvenir d'une victoire remportée sur les Iroquois par Champlain à la tête d'un parti de Sauvages alliés.

place dans les canots. Comme toujours, les intérêts matériels qu'ils mettaient en jeu leur rendaient les esprits favorables, tandis que le trafic tout céleste auquel se livraient les hommes apostoliques n'offraient aucun attrait sensible à ces grossiers habitants des forêts. La vertu, qui a toujours son langage éloquent, la charité surtout, et avant tout la divine influence de la grâce du ciel, pouvaient seules faire triompher leur cause. Il y eut en effet quelques oppositions au moment du départ ; on parvint à en triompher avec des présents. Elles donnèrent lieu à un incident qui eut son côté plaisant, mais qui faillit devenir fatal au P. de Brébeuf.

Il était haut de taille et très puissant de corps. Sa présence dans les canots légers des sauvages, et pour ce long voyage de près de deux cents lieues, en remontant des cours d'eau très rapides et sur des lacs très dangereux, pouvait être un surcroît d'embarras et de difficultés. Après l'avoir examiné de tous côtés, le chef du canot qui lui était assigné fut effrayé : « Tu es trop lourd, lui dit-il ; tu nous feras chavirer ; » et il refusait de le prendre ; mais la cupidité et la gourmandise furent plus fortes que la crainte du naufrage. Quelques présents calmèrent ses frayeurs, et le P. de Brébeuf put trouver sa place dans l'étroit esquif. Comme ses frères, il allait en payer durement le prix par de rudes fatigues et des sacrifices de tout genre.

Mais grâce à l'esprit de zèle qui les animait, rien ne coûtait à ces cœurs généreux. Après de longues semaines de navigation, la flottille aborda au sol huron et les missionnaires eurent enfin la consolation d'arriver à cette terre, objet de tant de désirs, qui sera le théâtre de leurs travaux et qu'ils arroseront de leur sang. Les anges tutélaires de ces lieux durent bénir leur venue et tressaillir de joie, tandis que les démons, qui y régnaient en maîtres depuis tant de siècles, frémissaient de rage et ourdissaient leurs plans pour arrêter la marche de l'Évangile.

Pour contenter un plus grand nombre de sauvages et donner plus d'extension à leur œuvre, les missionnaires se divisèrent et formèrent deux stations. Le P. de la Roche d'Aillon alla s'établir au village de Carhagoua (1) sur la côte ouest de la presqu'île huronne, et les deux Jésuites s'arrêtèrent à celui d'Ithonatiria, auquel le P. de Brébeuf restitua le nom de St Joseph, que lui avaient donné autrefois les Récollets.

(1) Ce nom disparaît peu après dans l'histoire, et est remplacé par celui d'Ossossané ou de la mission de Conception.

Une consola-  
rent encore de  
s'y retirèrent.  
première fois  
sur la terre de  
américain Ban-  
ces et aux gran-  
pauvre néophy-  
à espérer un

La position  
venirs, avait at-  
à une petite dis-  
s'y rendre facil-  
bruyante et so-  
à l'exemple des  
avons, leur dis-  
vie. Elles dem-

Une fois ins-  
naitre le caract-  
leur esprit et g-  
de la langue, p-  
une merveilleu-

Déjà un per-  
perfectionner.  
gnon, le P. de  
stacle à ses pro-  
ge de la langue  
vaient au contra-  
française de Q-  
commun, le P.  
à un pénible is-

Il allait deve-  
che d'Aillon, a-  
temps. Ce Pèr-  
expédition apo-  
Neutre, voisine  
que, située entr-  
part à leurs gue-  
vir de théâtre à

natériels qu'ils  
tandis que le  
stoliques n'of-  
les forêts. La  
ité surtout, et  
uvaient seules  
s oppositions  
des présents.  
isant, mais qui

présence dans  
ge de près de  
rapides et sur  
nbarras et de,  
f du canot qui  
t il ; tu nous  
cupidité et la  
ge. Quelques  
put trouver sa  
n payer dure-  
tout genre.

coûtait à ces  
ion, la flottille  
la consolation  
le théâtre de  
ges tutélaires  
ie, tandis que  
siècles, frémis-  
la marche de

et donner plus  
t et formèrent  
au village de  
ie, et les deux  
Brébeuf resti-  
les Récollets.

é par celui d'Os-

Une consolation attendait là les deux missionnaires. Ils retrouvèrent encore debout l'ermitage bâti par le P. Le Caron en 1619, et ils s'y retirèrent. C'est dans ce lieu, remarque le P. Martin, que pour la première fois l'Auteur de notre salut était descendu au saint autel sur la terre des Hurons. « On vit alors, dit à ce propos l'historien américain Bancroft, l'hostie consacrée que l'Eglise présente aux princes et aux grands de la société européenne, devenir le partage du plus pauvre néophyte sauvage, qui allait apprendre, dans la vie des forêts, à espérer un bonheur éternel et à redouter les feux vengeurs. »

La position avantageuse de cet ermitage, non moins que ses souvenirs, avait attiré les missionnaires. Il était, comme on l'a déjà vu, à une petite distance du village, mais entièrement isolé. Ils pouvaient s'y rendre facilement et ils étaient en même temps soustraits à la vie bruyante et souvent si licencieuse des sauvages. Le P. de Brébeuf, à l'exemple des premiers Récollets, en donnait un autre motif. Nous avons, leur disait-il, de graves affaires à traiter avec le Maître de la vie. Elles demandent la solitude et le silence.

Une fois installés, les missionnaires s'appliquèrent d'abord à reconnaître le caractère et les usages des sauvages, pour mieux entrer dans leur esprit et gagner leur cœur. A ce premier travail s'ajoutait l'étude de la langue, pour laquelle, écrit Champlain, le P. de Brébeuf avait une merveilleuse aptitude.

Déjà un peu initié à son mécanisme, il parvint sans peine à se perfectionner. Malgré ses efforts et sa bonne volonté, son compagnon, le P. de Noue, trouvait, surtout à cause de son âge, un tel obstacle à ses progrès, qu'il finit par le croire insurmontable. Sans l'usage de la langue, que faire au milieu des sauvages ? ses services pouvaient au contraire être utilisés avec grand avantage dans la colonie française de Québec. Son départ fut donc résolu. Dans l'intérêt commun, le P. de Brébeuf n'hésita pas à ce sacrifice, et se résigna à un pénible isolement.

Il allait devenir plus complet encore par le départ du P. de la Roche d'Aillon, avec qui il pouvait avoir des relations de temps en temps. Ce Père Récollet, fixé d'abord à Carhagoua, avait tenté une expédition apostolique au milieu de la nation Péton, appelé aussi Neutre, voisine des Hurons. Elle devait ce nom aux Français, parce que, située entre les Hurons et les Iroquois, elle ne prenait aucune part à leurs guerres continuelles : son territoire ne devait jamais servir de théâtre à leurs conflits.

Le P. de la Roche d'Aillon avait parcouru, la croix à la main, les bourgades de cette nation. « Ce pays, écrivait-il, est incomparablement plus grand, plus beau et meilleur qu'aucun autre de ces régions. Il y a un nombre incroyable de cerfs, et grande abondance d'originaux ou élans, castors, chats sauvages, et des écureuils noirs, plus grands que ceux de France; grande quantité d'outardes, coqs d'Inde, grues et autres animaux, qui y sont tout l'hiver, qui n'est ni long ni rigoureux comme en Canada, et n'y étaient encore tombées aucunes neiges le vingt-deux novembre, lesquelles ne furent tout au plus que de deux pieds de haut et commencèrent à se fondre le vingt-six janvier. Le huit mars, il n'y en avait plus du tout aux lieux découverts, mais bien en restait-il un peu dans les bois. Les rivières fournissent quantité de poissons, et très bons; la terre donne de bons blés d'Inde, plus que pour la nécessité. . . . Il y a des citrouilles, fèves et autres légumes à foison, et de très bonne huile; tellement que je ne doute point qu'on devrait plus s'y habituer qu'ailleurs (1). Voilà la plus ancienne description de la péninsule huronne, qui est aujourd'hui la partie la plus fertile et la plus riche de la province d'Ontario (2). Là, comme partout où elle a porté ses conquêtes, l'Eglise a été la pionnière de la civilisation.

Le P. de la Roche d'Aillon avait sillonné le pays de la nation Neutre en prêchant de village en village; mais rien n'avait confirmé les espérances qu'il avait conçues. Il avait trouvé plutôt des cœurs hostiles. A la nouvelle des dangers qu'il courait, le P. de Brébeuf lui envoya une lettre pressante, pour l'engager, au nom de la religion et de la colonie, où sa mort pourrait porter le trouble, à revenir chez les Hurons. Les sollicitations du Jésuite lui parurent sages et prudentes, et il s'empessa de les suivre. Ce ne fut pas pour partager longtemps les travaux de son confrère et mettre fin à sa dure solitude. Presque aussitôt il fut rappelé à Québec, et le P. de Brébeuf n'eut plus pour confidentes de ses pensées et témoins de ses sacrifices, que Dieu et ses anges.

Cependant une chose coûtait plus encore au P. de Brébeuf que sa solitude: c'était la stérilité apparente de ses œuvres. Il avait beau se dépenser auprès des sauvages, les visiter, s'entretenir avec eux, leur rendre tous les services que peut inspirer le zèle, il obtenait

(1) Etablissement de la foi. V. I. p. 359.

(2) L'abbé Ferland. V. I. p. 219.

bien leur est  
remuer leur ins  
« Tes usages  
blement à la R  
n'est pas possib

Un orgueil s  
et aux pratiques  
ciles encore à v  
vait être que l'a

(A suivre)



AU

Mon Rév

Déjà, sur les t  
couvent, il n'a p  
comme un vrai c  
ché la hauteur n  
tre se voit de loi  
le flanc du pron  
déjà que ce sera

Les travaux de  
de l'année derniè  
Vierge, dans un  
mandé à Marie, n  
de les préserver c  
maternelle protec  
loi générale de la  
qu'en s'humiliant

bien leur estime et leur affection, mais il ne venait pas à bout de remuer leur insouciance indifférence pour la foi.

« Tes usages ne sont pas comme les nôtres, répondaient-ils invariablement à la Robe-Noire. Notre pays est si différent du tien qu'il n'est pas possible qu'ils aient le même Dieu pour auteur. »

Un orgueil secret et surtout la vie licencieuse, joints aux préjugés et aux pratiques superstitieuses, étaient des obstacles bien plus difficiles encore à vaincre pour arriver à leur cœur. Ce triomphe ne pouvait être que l'œuvre du temps et de la grâce.

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

(A suivre)



## Lettre de Québec

Québec 14 juillet 1902

En la fête de saint Bonaventure

AU RÉVÉREND PÈRE COLOMBAN, *Montréal*

Mon Révérend Père,

Déjà, sur les hauteurs de notre Alverne se dresse notre humble couvent, il n'a pas eu de peine à atteindre sa modeste élévation, car comme un vrai couvent franciscain qu'il doit être, il n'a point recherché la hauteur ni les dimensions superflues. Sa masse basse et griseâtre se voit de loin, il est vrai, à cause de sa position pittoresque sur le flanc du promontoire, mais son aspect digne et sévère annonce déjà que ce sera là une demeure de prière et d'étude.

Les travaux de construction ont commencé le lundi 9 septembre de l'année dernière 1901. Le 8, jour de la Nativité de la Très Sainte Vierge, dans un pèlerinage à Notre-Dame du Cap, nous avons demandé à Marie, notre bonne Mère, de bénir les travaux et les ouvriers, de les préserver de tout accident fâcheux, de prendre l'œuvre sous sa maternelle protection. Le lendemain on était à l'ouvrage. C'est une loi générale de la nature comme de la grâce qu'on ne peut s'élever qu'en s'humiliant, tout d'abord il faut creuser les fondations avant

que de bâtir les murailles. Les fondations furent creusées et les bases s'élevèrent.

Le 12 novembre, fête de notre glorieux saint Didace, Monseigneur l'Archevêque de Québec daignait bénir personnellement la pierre angulaire du nouveau couvent. Bien simple et bien modeste a été cette cérémonie qui pourtant marquait pour notre histoire au Canada une nouvelle date mémorable ; mais on dit que les grandes choses commencent toujours simplement : cela me console. Les invités étaient peu nombreux mais choisis. Près de Monsieur le Syndic apostolique étaient M. Demers curé de Saint-Jean, ainsi qu'un de ses vicaires, nos sympathiques voisins le Rév. P. Désy S. J. et M. l'abbé Rouleau, principal de l'école normale, M. Laflamme secrétaire de Monseigneur l'Archevêque et les entrepreneurs. L'acte, qui devait être enfermé dans le creux de la pierre angulaire était écrit sur parchemin et son texte en latin imitait l'ancienne inscription gravée sur plomb que l'on a trouvée dans les ruines de l'église des Récollets de Québec. Elle doit lui faire suite et pendant dans l'histoire franciscaine au Canada.

Il faisait ce jour-là un froid glacial, âpre était le vent et, vous le savez, mon Révérend Père, nous ne sommes pas précisément à l'abri. Le soir même de ce jour et le lendemain tombait une neige épaisse. Il avait été grand temps de poser la pierre angulaire, car les travaux ne purent se continuer de l'hiver. De jour en jour, la neige vint tout ensevelir sous son blanc manteau. Heureusement le printemps cette année a été hâtif et de bonne heure on a pu reprendre l'œuvre interrompue. Dès le 7 avril, l'activité régnait sur le chantier ; tout faisait prévoir la fin, bien avant le temps fixé, lorsque la malheureuse grève, cette triste invention des temps modernes, est venue faire planer de nouveau sur nos matériaux inertes la solitude et le morne silence. Les journaliers exigeaient une augmentation de salaire. Heureusement les difficultés ont été vite aplanies et après neuf jours de chômage le travail reprenait. Depuis ce temps, pierre sur pierre, le couvent des Saints Stigmates s'est dessiné, aujourd'hui il est couvert et l'on travaille maintenant à l'intérieur.

Saint Joseph a présidé à tout. Dès le premier jour on a apporté sa statue sur le théâtre des opérations et c'est lui qui, à son gré et un peu au nôtre, a fait la pluie et le beau temps, — plutôt de la pluie que du beau temps — ménageant toutes les susceptibilités et toutes les nécessités. Il est resté là comme un gardien vigilant et fidèle, il mérite toute l'expression de notre vive reconnaissance.

Vous ne savez pas  
Sainte-Geneviève  
coupe brusquer  
d'ampleur. Si n  
tit bois. Dans l  
Fioretti, nous  
bois solitaire, p  
il faut que les e  
avons nous fait  
nous avons vo  
espèces : l'érabl  
sont là côte à c  
la forêt ; ils n'on  
nous donner bie  
Nous devons no  
Jeune Lorette q  
plants nécessair  
comme cette at  
hâte de voir ces  
les fils des Réco  
me semble que l

Je dois ajouter  
quelques généreux  
l'hospitalité à ces  
franciscaine où é  
les temps des a  
franche pratiquée

Mais tout cela,  
matérielle, il man  
à s'y épanouir ; c  
s'échappera de la  
celle de Québec.

En attendant n  
bienfaiteurs qui o  
abriter. Tout n'es  
du travail accom  
venir comme nous  
venir à notre aide  
Très humblement  
Père

es et les bases

Monseigneur  
ient la pierre  
modeste a été  
ire au Canada  
grandes choses  
. Les invités  
eur le Syndic  
si qu'un de ses  
J. et M. l'abbé  
secrétaire de  
qui devait-être  
r parchemin et  
sur plomb que  
Québec. Elle  
nt au Canada.  
ent et, vous le  
cisément à l'a-  
vait une neige  
gulaire, car les  
jour, la neige  
ement le prin-  
pu reprendre  
r le chantier ;  
que la malheu-  
ies, est venue  
solitude et le  
ntation de sa-  
s et après neuf  
ps, pierre sur  
aujourd'hui il  
on a apporté  
son gré et un  
de la pluie que  
t toutes les né-  
dèle, il mérite

Vous ne sauriez croire comme cette partie du flanc de la côte Sainte-Geneviève a changé d'aspect depuis un an. Le couvent coupe brusquement l'immense prairie qui s'étalait autrefois avec tant d'ampleur. Si nue autrefois, elle est maintenant agrémentée d'un petit bois. Dans la vie de Notre Séraphique Père, dans les charmantes Fioretti, nous voyons que le Patriarche aimait à se retirer dans un bois solitaire, près du couvent, pour y méditer, y contempler Dieu, il faut que les enfants puissent imiter leur modèle et leur Père, aussi avons nous fait une plantation, rien de compassé, de mesuré, d'aligné, nous avons voulu un petit coin de vraie nature. Variété dans les espèces : l'érable, le sapin, le bouleau, le saule, le frêne, le tremble sont là côte à côte, semés épars comme le bon Dieu les jette dans la forêt ; ils n'ont maintenant qu'à pousser de profondes racines pour nous donner bientôt sous leurs branches de l'ombre et de la solitude. Nous devons notre petite forêt à la bienveillance des Hurons de la Jeune-Lorette qui nous ont permis de prendre dans leur réserve les plants nécessaires. Vous ne sauriez croire, mon Réverend Père, comme cette attention des Hurons me touche et me réjouit. J'ai hâte de voir ces arbres grands et touffus et de pouvoir contempler les fils des Récollets se promenant à l'ombre des arbres *hurons*. Il me semble que le vieux cap en tressaillira d'aise.

Je dois ajouter que les arbres nous ont été amenés de Lorette par quelques généreux citoyens de Saint-Ambroise. Vraiment, en donnant l'hospitalité à ces braves gens, en les invitant à s'asseoir à une table franciscaine où était servi le pain de la charité, il me semblait revivre les temps des anciens Récollets dont l'hospitalité si cordiale et si franche pratiquée envers les *habitants*, était devenue légendaire.

Mais tout cela, bâtiment, bosquet etc., n'est qu'une transformation matérielle, il manque encore la vie à cette masse, elle ne tardera pas à s'y épanouir ; encore quelques semaines et le jeune essaim qui s'échappera de la ruche trop pleine de Montréal viendra peupler celle de Québec. Sûrement elle sera bientôt trop étroite.

En attendant nos chers étudiants, nous remercions nos dévoués bienfaiteurs qui ont contribué à l'érection du couvent destiné à les abriter. Tout n'est pas fait, tant s'en faut, mais nous remercions Dieu du travail accompli, nous confiant en sa divine Providence pour l'avenir comme nous l'avons fait pour le passé. Elle saura sans doute venir à notre aide dans les moments difficiles.

Très humblement à vous en Notre-Seigneur et Notre Séraphique Père

FR. ANGE-MARIE, O. F. M.



une certaine crainte d'avoir péché. La voilà donc investie, couverte, pénétrée de sa misère ; elle ne voit en elle qu'ordure et corruption ; elle est bien éloignée alors de s'aimer et de s'estimer elle-même ; elle se méprise, se hait, se regarde comme un monstre. Voyez vous comme l'amour-propre non-seulement n'agit plus dans cette âme, et ne souille plus ses actions et ses motifs ; mais encore comme il se change en une disposition tout opposée ? C'est l'amour de Dieu et l'amour le plus pur qui produit cet effet ; car l'âme ne se hait ainsi que parce qu'elle se croit contraire à Dieu, parce qu'elle se croit pécheresse. Oh ! qu'elle est éloignée alors de consentir au péché ! Elle préférerait plutôt l'enfer. Cependant les misères qu'elle éprouve la persuadent qu'elle n'est que péché et qu'abomination ; et Dieu ne la met en cet état que pour lui inspirer une sainte haine d'elle-même, fondée sur la détestation du péché. Que cette haine est un bel acte de contrition ! et qu'elle expie d'une manière bien agréable à Dieu, non les péchés actuels de l'âme, mais ceux qu'elle a pu commettre autrefois !

« La dernière purification de l'amour se fait par l'abandon de Dieu même. L'amour-propre persécuté semblait avoir encore cet asile. Dieu le lui ôte. En même temps qu'il livre l'âme aux apparences du péché, il la traite lui-même en juge sévère ; il paraît la rejeter et la réprouver. Sa justice lui porte les plus terribles coups ; elle croit sa perte assurée et sans retour. Quel état ! qu'il est affreux, qu'il est désespérant pour l'amour-propre ! Il lutte, il se défend tant qu'il peut dans ce dernier retranchement. Mais enfin il faut céder ; Dieu est le plus fort ; et, par un dernier sacrifice qui est le fruit de l'amour le plus pur, l'amour-propre est arraché de l'âme jusqu'à la moindre racine. Par ce sacrifice, l'amour de Dieu est absolument débarrassé de tout mélange, et il règne seul dans le cœur, d'où il a banni son ennemi (1). »

Nous ne nous sentions pas capables, ni dignes d'exprimer nous-mêmes les dernières phases de l'œuvre divine dans l'âme de Lina Hébert. Une âme touchée par le contact sanctificateur de Dieu est une beauté si exquise, si délicate, si pure ! Par ces citations, nous espérons faire pressentir ce que cette âme généreuse nous parut être dans la conversation longue et intime qu'il nous a été accordé d'avoir avec elle quelques jours avant sa mort. Ses entretiens avaient toujours été très élevés ; si quelque chose d'inférieur se présentait, « laissons cela, » disait elle, « ce n'est pas la peine ; » il fallait des vérités pleines à son grand amour. Quoique sans instruction, elle nous avait souvent surpris par la justesse, la hauteur de ses observations sur l'âme humaine, sur la théologie ascétique ; la réflexion, le recueillement à l'intérieur pour vivre uniquement de Dieu, l'illumination de la grâce avaient donné une singulière pénétration à son esprit. Mais cette fois nous l'écoutions avec admiration ; nous ne nous

(1) Grou S. J. *Manuel des âmes intérieures*, p. 280 et suiv.

étions jamais senti si près de Dieu. N'oublions pas que la grâce est une *participation de la nature divine* (1). Quelle lumière et quelle charité ! Nous étions plus fervent. Aussi bien n'y avait-il que Dieu pour elle ; tout le reste disparaissait à son regard. Encore en Dieu ne voyait-elle qui pût la rassurer, que la bonté, la miséricorde. La justice de Dieu ne lui devait rien, lui semblait-il, au contraire ; qu'étaient ses prétendus mérites à côtés de ses nombreuses fautes ? Nous lui fîmes remarquer ce qu'il y avait d'honorable pour Dieu dans cette idée de ne compter que sur sa bonté, sur sa miséricorde, de ne rien attendre que de son amour. Elle le comprit et s'en trouva fortifiée. « C'est vrai, » s'est-elle écriée, « je n'y avais pas songé ; je ne veux plus avoir que cette pensée : la bonté de Dieu. Il ne peut vouloir que ce qui est vrai. S'il me repousse, je l'aurai mérité, et ce sera bien. Mais j'ai confiance dans sa bonté, dans son amour. Ne s'est-il pas fait homme, et n'est-il pas mort pour me sauver ? »

C'était l'acte de charité parfait dans la plénitude dont elle était capable.

Elle redoutait des combats terribles pour les derniers moments ; Dieu lui l'épargna.

Le fruit de la vigne mystique était mûr, un ange vint le détacher du cep et le transporta au cellier du père de famille.

La meilleure vie sur la terre, ce n'est pas celle que le monde estime le plus, mais celle qui est le plus agréable à Dieu, celle qui se vit dans le silence, dans le recueillement, dans le sacrifice, dans le renoncement ; dans la mesure que nous mourrons à nous-mêmes nous vivons plus entièrement pour Dieu.

P. M. J. BENOIT, prêtre, Tertiaire fr.,

*Docteur en théologie.*



## NÉCROLOGIE

Montréal. — Fraternité de Saint-François-d'Assise. — M. Moïse Garand, décédé le 12 juin 1902 à l'âge de 72 ans et 10 mois. Ancien Tertiaire.

« En sa personne, disait *La Presse*, Montréal a perdu un de ses citoyens les plus estimés et le notariat l'un de ses membres les plus éminents. Il a été le type du notaire d'une méticuleuse probité et d'une courtoisie pleine de dignité. D'une grande activité, il a fourni une carrière bien remplie : le dernier acte passé dans son étude porte le numéro 27,000.

« Toujours modeste, et tout à sa profession, le défunt refusa bien des postes de

(1) II Petr. I, 4.

responsabilité  
rière toute de tra  
portera des fruit  
mais auxquelles i  
nature droite et

« Citoyen mod  
foi vive, éclairée,  
saint François d'

— **Fraterni**  
née Marie-Lou  
sus, décédée le

— Dame Pa  
juin 1902, aprè

— Delle M.  
décédée le 13 j

Saint Antoine à  
fête.

— **Fraterni**  
phaël Lemieux,  
l'âge de 70 ans,

— **Fraterni**  
thier, décédée  
années de prof

**Saint-Uba**  
professe, décéd  
aussi membre d

**Labelle**. —  
en religion Sr C

et 3 mois après  
**Saint-Ephr**

juin 1902, à l'âg

— Dame Lou  
çois, décédée le

fession.

— Dame Vve  
Sr François, dé

de profession.

**Saint-Char**  
décédée le 16 ju

lit de mort. Elle

**Saint-Jean**  
Carrier, père ; e

l'âge de 63 ans.

Il avait pris l'habi  
temps à l'Hôtel-Dieu

d'appartenir à notre  
calme dans ses épi

La scène de ce morde

responsabilité ou d'honneur, témoignages de l'estime de ses concitoyens. Sa carrière toute de travail et de modestie vivra plus longtemps dans notre mémoire et portera des fruits plus durables que beaucoup d'autres plus éclatantes il est vrai, mais auxquelles il aura manqué ces deux éléments : un excellent jugement et une nature droite et loyale.

« Citoyen modèle et patriote fervent, M. Garand était aussi un catholique à la foi vive, éclairée, généreuse et riche en œuvre : il appartenait au Tiers-Ordre de saint François d'Assise. »

— **Fraternité de Sainte-Elisabeth.** — Dame Firmin David, née Marie-Louise Brien dit Desrochers, en religion Sr Agnès de Jésus, décédée le 6 juin 1902, à l'âge de 75 ans et 11 mois.

— Dame Paul Rivet, en religion Sr Marie Paul, décédée le 28 juin 1902, après 6 ans et demi de profession.

— Delle M. D. Prénoveau, en religion Sr Alphonse de Liguori, décédée le 13 juin 1902, après 9 ans et 2 mois de profession.

Saint Antoine à qui elle était très dévote est venue la chercher le jour de sa fête.

— **Fraternité de Notre-Dame-des-Anges.** — Dame Raphaël Lemieux, en religion Sr Etienne, décédée le 9 juin 1902, à l'âge de 70 ans, après 7 ans de profession.

— **Fraternité de Saint-Antoine.** — Dame Vve Camille Lanthier, décédée le 24 mai 1902, à l'âge de 68 ans, après plusieurs années de profession.

**Saint-Ubald.** — Dame Henri Hardy, née Zoé Hardy, Tertiaire professe, décédée le 4 mai 1902, à l'âge d'environ 20 ans. Elle était aussi membre du Chemin de Croix Perpétuel.

**Labelle.** — Dame George Marcoux, née Rose-de-Lima Métayer, en religion Sr Catherine, décédée le 17 juin 1902, à l'âge de 59 ans et 3 mois après 9 ans et 9 mois de profession.

**Saint-Ephrem d'Upton.** — M. Honoré Tessier, décédé le 27 juin 1902, à l'âge de 80 ans, après 2 ans de profession.

— Dame Louis Beaudoin, née Exilda Martin, en religion Sr François, décédée le 13 juin 1902, à l'âge de 38 ans, après 2 ans de profession.

— Dame Vve André Berthiaume, née Marie Duval, en religion Sr François, décédée le 15 juin 1902, à l'âge de 79 ans, après 2 ans de profession.

**Saint-Charles de Bellechasse.** — Delle Marceline Lacroix, décédée le 16 juin 1902, à l'âge de 75 ans, a fait profession sur son lit de mort. Elle était membre du Chemin de Croix Perpétuel.

**Saint-Jean Chrysostôme Comté de Lévis.** — M. J. B. Carrier, père ; en religion Fr Joseph, décédé le 17 juin dernier à l'âge de 63 ans.

Il avait pris l'habit, le 10 mars 1901. Une opération douloureuse l'a retenu longtemps à l'Hôtel-Dieu de Québec et l'a empêché de faire sa profession. Heureux d'appartenir à notre famille du Tiers-Ordre il s'en montra généreux pour se offrir, calme dans ses épreuves, et content de revêtir le saint habit avant de sortir de la scène de ce monde.

as que la grâce est  
nière et quelle cha-  
t il que Dieu pour  
ncore en Dieu ne  
séricorde. La jus-  
u contraire ; qu'é-  
ises fautes ? Nous  
ur Dieu dans cette  
icorde, de ne rien  
n trouva fortifiée.  
ongé ; je ne veux  
peut vouloir que  
té, et ce sera bien.  
ur. Ne s'est il pas

de dont elle était

derniers moments ;

ge vint le détacher  
lle.

le le monde estime  
u, celle qui se vit  
crifice, dans le re-  
nous-mêmes nous

l'ertiaire fr.,  
théologie.



ois-d'Assise. —  
ge de 72 ans et 10

le ses citoyens les plus  
nts. il a été le type  
sine de dignité. D'une  
ernier acte passé dans

usa bien des postes de

Un grand nombre de Frères du Tiers-Ordre et de membres de la Ligue du Sacré-Cœur ont assisté à ses funérailles, et ont fait la sainte communion pour le repos de son âme.

— M. Pierre Lapierre, en religion Fr Saint-Jean-Baptiste, décédé le 23 juin 1902, à l'âge de 32 ans, a fait profession sur son lit de mort, le 24 juin 1902.

Ses souffrances ont été très grandes depuis trois ans, sa patience a été grande aussi. Sa mort a été digne d'un enfant de saint François. Nos deux Fraternités ont fait la sainte communion pour lui. R. I. P. Fr Ministre.

— Dame Vve Honoré Viau, née Jessie Richardson, décédée le 8 mai 1902, à l'âge de 79 ans, après 9 ans et 5 mois de profession.

— Dame Gabriel Chèvrefils, née Zoé Lefèbre, décédée le 13 juin 1902, à l'âge de 71 ans, après 8 ans et demi de profession.

Valleyfield. — Delle Marie Taillefer, décédée le 15 avril 1902, à l'âge de 31 ans.

Saint-Rémi. — Dame Vve Louis Bazinet, née Claire Moquin, décédée le 31 mai 1902, à l'âge de 77 ans et 5 mois, après 9 ans de profession.

Elle supporta sa longue maladie avec patience et résignation à la volonté de Dieu.

Sainte-Rose de Laval. — M. Louis Labelle, décédé en avril 1902, après 11 années de profession.

Il assistait régulièrement aux réunions de chaque mois.

— M. Humbert Leclerc, décédé le 21 juin 1902, à l'âge de 84 ans. Il faisait partie de la Fraternité depuis son érection, qui a eu lieu le 27 novembre 1887.

Saint-Laurent. — M. Pierre Robitaille, en religion Fr Pierre après 5 ans de profession.

— Dame Vve François Provost, en religion Sr Saint-Antoine de Padoue après 1 an de profession.

Saint-Roch de Québec. — Dame Vve Alfred Donaldson, en religion Sr Saint-François, décédée le 23 mai dernier, à l'âge de 59 ans, après 22 ans de religion.

Tertiaire dévouée, elle mérita d'être choisie dès l'établissement du Tiers-Ordre dans la paroisse Saint-Roch comme supérieure de la Fraternité. Sa prudence, sa bonté toute maternelle, son esprit de charité et de conciliation lui attirèrent l'estime et la vénération de toutes ses sœurs, qui la pleurent comme les enfants regrettent une mère. On nous écrit : « Ceux qui l'ont connue ont admiré son caractère affable et sa conversation douce et joyeuse où une solide piété trouvait toujours l'occasion de placer un mot du bon Dieu » Le calme et la sainte soumission à la volonté divine ont prouvé à ceux qui eurent la consolation de la visiter pendant les derniers jours de son pèlerinage l'esprit de foi et de sacrifice qui l'animaient et qui l'avaient soutenue et fortifiée, lorsque, il y a un an, Dieu attirait dans le monastère des Pauvres Claustrales de Nazareth l'enfant de sa tendresse.

Le bouquet spirituel que les Tertiaires déposèrent sur sa tombe, est une preuve non équivoque de leur vénération et de leur reconnaissance pour celle qui fut leur supérieure pendant six ans. Les messes, dites grégoriennes, célébrées dans l'église paroissiale, grâce à la générosité des membres de la Fraternité lui ont sans aucun doute assuré aujourd'hui le bonheur éternel.

R. I. P.